



Hôzuki

Aki Shimazaki

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Aki Shimazaki
Hôzuki

roman

LEMÉAC/ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE POIDS DES SECRETS

Tsubaki, Leméac/Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712, 2005.

Hamaguri, Leméac / Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783, 2007.

Tsubame, Leméac/Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848, 2007.

Wasurenagusa, Leméac / Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925, 2008.

Hotaru, Leméac / Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971, 2009.

AU CŒUR DU YAMATO

Mitsuba, Leméac/Actes Sud, 2006 ; Babel n° 1123, 2012.

Zakuro, Leméac /Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1143, 2013.

Tonbo, Leméac / Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1286 ,2014.

Tsukushi, Leméac/Actes Sud, 2012.

Yamabuki, Leméac/Actes Sud, 2013.

Azami, Leméac/ Actes Sud, 2014.

Aki Shimazaki

HÔZUKI

roman

LEMÉAC/ACTES SUD

Leméac Éditeur reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition et remercie le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© LEMÉAC, 2015
ISBN 978-2-7609-1282-3

© ACTES SUD, 2015 pour la France, la Belgique et la Suisse
ISBN 978-2-330-05716-9

Imprimé au Canada

Dans la vitrine, je dispose des livres d'occasion que je viens d'acheter. Il est environ quatre heures de l'après-midi. Une neige floconneuse commence à tomber.

Tarô reste dehors malgré le froid. Assis à la table placée sous l'auvent, il joue avec ses animaux en plastique. Plongé dans son jeu, il ne remarque pas la neige. Il balance lentement sa tête, comme s'il réfléchissait. Mon regard s'arrête sur la couleur de ses cheveux : châtain. Distracte, je me remémore la scène où je courais dans la neige en serrant un bébé dans mes bras.

Tout à coup, Tarô lève la tête et se précipite sur le trottoir. Il tend ses petites mains pour attraper des flocons. Sa bouche est ouverte vers le ciel. Je souris. Au moment où il se tourne vers la vitrine, nos yeux se rencontrent. Il m'appelle par signes :

— Maman, la première neige !

Je réponds en articulant chaque syllabe :

— Oui, c'est le *ha-tsu-yu-ki*^{1,2}

Revenu à la table, mon fils range ses jouets dans le sac jaune confectionné par ma mère. Lorsqu'il rentre, je l'informe :

— Ta grand-mère prépare du *takoyaki*³.

Ses yeux s'écarquillent. C'est son goûter favori. Il me dit par signes des mains :

— C'est vrai ? J'ai faim !

Il monte aussitôt à l'étage. Je continue de disposer des livres dans la vitrine : philosophie, religion, beaux-arts, histoire, romans policiers. Je ne vends pas d'ouvrages pour enfants ni de mangas, que ce soit pour les jeunes ou pour les adultes. Je mets aussi des étuis à crayons et des signets décorés de fleurs pressées que ma mère a fabriqués. Jolis et utiles, ces objets artisanaux sont très populaires.

Il y a peu de passants dans la rue. C'est mardi. En général, c'est le jour le plus tranquille à ma boutique. Je décide de profiter de ce répit pour nettoyer les vitres extérieures.

Quand je reviens à la porte d'entrée avec un chiffon et un seau d'eau, je me trouve face à une femme que je n'ai jamais vue. Une petite fille la suit. La dame me salue en inclinant la tête :

— Bonjour, madame. Je suis venue chercher quelques livres.

Je me dis : « Ah, une nouvelle cliente ! » Je dépose le chiffon et

le seau à côté du comptoir. J'entends les deux parler.

— Maman, cette librairie est comme le bureau de papa.

— Oui, c'est vrai ! Plein de vieux livres.

La mère semble au début de la trentaine.

Elle porte un kimono de haute qualité dans des teintes pastel très raffinées, et la fille une cape rouge foncé de même qualité. J'ai l'impression qu'elles se rendent à une réunion officielle. L'enfant paraît avoir quelques années de moins que mon fils, qui a presque sept ans. Le regard curieux, elle observe l'intérieur de la boutique. Je préviens la dame :

— Nous n'avons pas de livres pour enfants.

Elle a un sourire aux lèvres :

— Je le sais bien. Je cherche des livres de philosophie.

Son dernier mot m'étonne : elle n'a pas l'air d'une philosophe. Je jette un œil sur son visage légèrement maquillé. Ses cheveux noirs sont bien arrangés, dans un style digne de son kimono. Elle dégage un parfum de choix. Sûrement une femme au foyer aisée. Néanmoins, je perçois une tristesse dans ses yeux. Elle me tend un papier :

— Voici la liste des titres. Mon mari m'a envoyée ici en espérant que vous auriez ces livres.

Je la regarde du coin de l'œil : « Ah, pour son mari. Ça s'explique. » J'examine les titres. Il y en a sept, et tous me sont familiers. Je lève les yeux :

— Attendez un moment, madame. Ce ne sera pas long.

La section de philosophie est située en face de l'escalier. Pendant que je cherche les titres, la femme feuillette un épais livre de psychologie. Quant à sa fille, elle se tient devant l'étalage au-dessous de la caisse. C'est là que se trouvent les signets et les étuis à crayons.

Un bruit se fait à l'étage. Bientôt, Tarô descend l'escalier avec son sac jaune rempli de jouets. La mère et l'enfant se retournent en même temps vers lui qui m'appelle avec ses mains :

— Maman, les *takoyaki* étaient délicieux. J'en ai mangé dix !

La femme manifeste un grand étonnement, comme beaucoup de gens, non seulement parce que mon fils parle par signes, mais aussi parce qu'il est métis. Sa fille le suit des yeux en silence. Je réponds à Tarô dans le même langage :

— Dix ! Tant que ça ? J'espère qu'il en reste encore pour moi.

— Ne t'inquiète pas, maman. Grand-mère en a fait beaucoup.

— Tant mieux ! J'en prendrai plus tard.

Tarô remarque la présence de la petite fille, qui le regarde toujours. Je lui dis :

— Il neige encore. Joue à l'intérieur.

La mère observe notre échange silencieux, sans détacher les yeux de mon fils. Je suis habituée à une telle réaction. Tarô se rend à la table installée derrière l'escalier. Dessus, il y a du papier et sa boîte de crayons de couleur.

Au bout de quelque temps, je réussis à trouver six des sept titres de la liste. J'en informe ma cliente, qui me répond d'un ton satisfait :

— Vous avez presque tout ! Mon mari sera très content.

Je vais à la caisse en me disant : « Pourquoi doit-elle toujours répéter “mon mari” devant une inconnue ? Comment son mari connaît-il l'existence de ma boutique ? »

La petite n'est plus devant l'étalage. Sans que je m'en aperçoive, elle est allée à la table où Tarô joue avec ses animaux en plastique. Assise en face de lui, elle dessine. Mon fils paraît à l'aise avec cette fillette qu'il n'a jamais rencontrée. Le silence les enveloppe.

Tandis que j'inscris les titres dans mon cahier, la femme revient avec d'autres livres :

— Ceux-ci aussi, s'il vous plaît.

Il y en a cinq : trois de psychologie et deux sur les beaux-arts. Je lui confirme que cela fait onze en tout. Elle me demande de sortir de l'étalage trois signets et un étui à crayons. En les examinant, elle murmure :

— Quel bel ouvrage...

Je lui propose :

— Je ferai venir le livre manquant d'ici une semaine, si je le trouve.

Elle répond sans hésitation :

— Oui, s'il vous plaît.

— Dans ce cas, j'ai besoin de vos nom et numéro de téléphone.

— Bien entendu. Je m'appelle Kako Sato et mon numéro est...

Je note d'abord son nom en l'écoutant épeler en *kanji*⁴ : Sato – village ou pays ; Kako -belle ou excellente enfant. 里佳子. En effet, pensé-je, son prénom correspond tout à fait à son allure bien mise. De nouveau, je tourne la tête vers les enfants qui jouent toujours ensemble. Ils dessinent, les têtes rapprochées l'une de l'autre.

Étrangement, j'ai un sentiment de déjà-vu.

Les livres sont lourds. Je les mets dans deux sacs solides. En payant, madame Sato me demande :

— Kitô, comment l'écrivez-vous en *kanji* ?

Je la dévisage, désorientée par cette question inattendue. Kitô est le nom de ma librairie, écrit en *hiragana* sur l'enseigne. Je réponds :

— C'est un nom enregistré, comme un nom propre. Il n'y a pas d'autre écriture que l'*hiragana*.

Elle poursuit :

— Kitô est-il votre nom de famille ?

— Non.

Je ne lui explique pas pourquoi j'ai choisi ce nom. Comme je reste silencieuse, elle paraît embarrassée. Je l'ignore. En prenant les deux sacs, elle me demande poliment :

— Pourriez-vous appeler un taxi ?

— Pas de problème, madame.

La femme va chercher sa fille à la table. En appelant un taxi, je la vois parler à Tarô, sourd et muet, qui l'« écoute » en lisant ses lèvres. La fillette se lève et suit sa mère revenant à la caisse.

Madame Sato me dit :

— Votre fils est adorable. Merci beaucoup d'avoir laissé ma fille jouer avec lui.

Le taxi arrive. Toutes deux sortent. L'odeur de parfum reste.

Tarô s'approche avec une feuille :

— Maman, elle s'appelle Hanako.

— Comment connais-tu son nom ?

Il me montre un dessin fait par la fillette : une fleur orange avec un chiot blanc. Les caractères Hanako sont écrits en *hiragana* au bas de la feuille. Je tourne la tête vers la vitrine. Le taxi n'est plus là. Mon fils remonte à l'étage en emportant le dessin et son sac d'animaux en plastique. L'intérieur devient tranquille de nouveau.

Je reprends le chiffon et le seau déposés à côté du comptoir. Le trottoir est presque désert. Je commence à nettoyer les vitres extérieures.

Il floconne toujours. Un instant, je lève les yeux vers le ciel gris. La même scène me revient à l'esprit : je cours dans la neige en serrant un bébé. C'est un garçon nouveau-né. Il est enveloppé dans une couverture beige. Sa petite main tient fermement une

tige de *hôzuki* à deux fruits.

1 *Hatsuyuki* : première neige.

2 Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

3 *Takoyaki* : mets se présentant sous forme de boulette de pâte contenant des morceaux de pieuvre.

4 *Kanji* : idéogrammes chinois.

5 *Hiragana* : écriture syllabique japonaise.

6 *Hôzuki* : physalis.

Il est sept heures du soir. Je ferme la boutique. La neige qui est tombée cet après-midi a entièrement fondu maintenant.

Ce fut à vrai dire une journée tranquille : quinze clients au plus. Néanmoins, la recette est considérable grâce à madame Sato qui a acheté onze livres coûteux, surtout ceux de philosophie. Je me demande : « Qui est-ce, son mari qui connaît ma boutique ? Un philosophe amateur ou bien un professeur de philosophie ? »

Je réfléchis à la question de madame Sato : « Kitô, comment l'écrivez-vous en *kanji* ? »

Personne ne m'avait interrogée à ce propos auparavant. Normalement, on s'imagine que le mot « kitô » est le nom du patron de la boutique et que celui-ci a choisi l'écriture *hiragana* pour l'enseigne. De fait, mes clients et nos voisins qui ne connaissent pas mon nom de famille m'appellent « madame Kitô ». Je ne les corrige pas.

Si mon nom de famille était Kitô, son écriture en *kanji* pourrait être : 木藤 – arbre de glycine, ou bien 鬼頭 – tête d'*oniz*. Pourtant, mon « kitô » n'a rien à voir avec ces idéogrammes. Personne n'a ce patronyme chez nous, ni moi, ni ma mère, ni mon fils. Le mien de même que celui de mon fils est Tsuji. Celui de ma mère est Shimizu, qu'elle a repris après avoir divorcé de mon père quand j 'étais petite.

Si je devais écrire mon « kitô » en *kanji*, ce serait 鬼灯 – lumière d'*oni*, qui signifie *hôzuki*. En fait, la prononciation de ces *kanji* n'est pas inscrite dans le dictionnaire. Cependant, il y a des gens qui les prononcent par erreur « kitô ». Pour l'enseigne, j'ai choisi l'*hiragana* – きとづ –, car cette écriture purement phonétique laisse le sens ouvert. Quoi qu'il en soit, personne ne se préoccupe de tels détails. C'est pourquoi la question de madame Sato m'a prise au dépourvu.

Quand j'avais annoncé à ma mère que j'allais nommer ma boutique « Kitô », elle avait réagi spontanément :

— Ah, « kitô » pour « prière » ! C'est un excellent choix !

« Prière ? » Cette remarque m'avait embarrassée, car je n'avais jamais songé à ce sens-là, dont les idéogrammes sont 祈祷. D'abord, je ne suis pas religieuse. Mais ma mère, catholique pratiquante, ne doutait pas de son interprétation. Je ne l'ai pas démentie, je lui ai répondu :

— L'enseigne sera écrite en *hiragana*.

Ma mère s'est exclamée :

— Oui, bonne idée !

Cette réaction m'a déconcertée. Je lui ai demandé :

— Pourquoi bonne idée ?

Elle m'a répondu :

— Les *kanji* pour « prière » ne sont pas familiers à tout le monde. Les enfants auraient de la difficulté à les lire. Par contre, les *hiragana* sont compris de tous. Tarô pourra bientôt lire et écrire ひとつ.

Je l'écoutais sans faire de commentaires. Après tout, ce malentendu ne me dérangeait pas. Au contraire, j'étais soulagée : je n'avais pas besoin de lui expliquer pourquoi je choisisais ce nom signifiant pour moi *hôzuki*.

Il est déjà sept heures vingt. Je ramasse l'enveloppe contenant les factures et l'argent. Ma journée de travail est enfin terminée. Ma mère et mon fils m'attendent à l'étage pour le dîner. En montant l'escalier, je repense au visage candide de Hanako, la fille de madame Sato. J'ai l'impression de l'avoir déjà vue quelque part.

La nuit tombe.

Mon fils dort. Dans la cuisine, ma mère regarde la télévision en confectionnant un étui à crayons avec du joli tissu. Socrate, notre vieux chat, est allongé à côté de l'aquarium dans lequel nagent tranquillement des poissons tropicaux. Il bâille. Je viens de prendre une douche. J'ai envie de fumer. Lorsque j'ouvre la porte du balcon donnant sur l'arrière-cour, Socrate s'y dirige lentement. Je tiens la porte ouverte pour qu'il sorte aussi.

Une cigarette à la main, j'observe notre quartier plongé dans la nuit.

En face, une lumière s'éteint, celle de l'appartement d'un couple d'étudiants qui fréquente ma boutique. Lui étudie la peinture et elle, la psychologie de l'enfant. Celle-ci connaît le langage des signes et invite souvent mon fils chez eux. Tarô s'amuse à peindre à côté du jeune homme. Il les appelle *Onîchan*s et *Onêchan*s.

Socrate bâille encore. Il a déjà quinze ans. Dans ma tête passe le visage de Shôji, mon ancien amant. C'est lui qui a donné le nom Socrate au chaton que j'avais trouvé au bord de la rivière.

Avant et après Shôji, j'ai eu une succession d'amants. Il était rare que je reste sans un homme. Mais je n'ai personne

maintenant, car je suis trop occupée par ma boutique.

Mon dernier amant s'appelait Mitsuo K., un camarade de l'école primaire T., que j'ai rencontré après plus de vingt ans d'absence. Marié, père de deux enfants. Il était rédacteur dans une revue d'information générale. Notre liaison n'a duré que quelques mois, mais elle m'a laissé un bon souvenir.

Une petite colonne de cendres tombe de ma cigarette. Je compte dans ma tête le nombre d'hommes que j'ai fréquentés, je tente de me rappeler le visage de chacun. S., K., H., T., M., Y... Au bout d'un moment, je murmure : « Peu importe. » Chaque fois que je jette un regard sur mon passé, je réalise que Shôji y occupe toujours la place la plus importante.

Shôji faisait un postdoctorat en philosophie.

Je l'ai rencontré dans une boutique de livres d'occasion où j'étais employée. J'avais vingt-trois ans. Il était un client régulier. À chaque visite, il bavardait avec mon patron, un vieux sage. Une fois, alors que ce dernier était absent, Shôji m'avait posé des questions sur un livre de philosophie. Je l'avais déjà lu et lui avais donné mon avis. Impressionné, il m'avait proposé d'en discuter en m'invitant au café. Par la suite, nous sortions ensemble tous les week-ends.

J'ai aimé côtoyer un homme plongé dans ses idées. Shôji me parlait avec passion du sens de l'existence et de la vie. Je lisais tout ce qu'il me prêtait et nous en débattions tous les deux. Il était surpris par le fait que je n'avais même pas terminé le lycée, en raison de difficultés financières, mais je n'avais jamais cessé de lire. J'ai toujours eu soif de connaissances.

Nous entrions dans une bulle économique. Les gens dépensaient très facilement leur argent. Mon patron gagnait beaucoup. Mon salaire était minime. Par contre je recevais régulièrement un bonus. Ce métier me plaisait et je rêvais même d'avoir ma propre boutique de livres d'occasion.

Quant à Shôji, il était pauvre : les allocations qu'il recevait de son université étaient modestes. Il voulait rester à la même université. Malheureusement, les chances d'y obtenir un poste étaient très minces. Malgré tout, il était content de pouvoir consacrer tout son temps à la philosophie. Aucun de nous n'était marié. Il n'y avait rien pour gêner notre fréquentation.

J'ignorais de quoi un couple parlait au quotidien. Mais, en ce qui nous concernait, les conversations se limitaient à des choses abstraites et métaphysiques. Nous débattions pendant des heures, souvent jusqu'à l'aube. J'étais heureuse.

Pourtant, notre relation a pris fin : Shôji m'a demandé de l'épouser et j'ai refusé. L'idée de fonder une famille avec lui, ou avec qui que ce soit, ne me tentait pas, surtout pas celle d'élever des enfants. Je voulais être libre d'obligations domestiques. Shôji fut très déçu de ma mentalité.

Ce qui l'a le plus attristé, c'est que je me sois fait avorter. J'avais mal calculé mes règles. « Hein ? Je suis tombée enceinte ? Ce n'est pas possible... » Cette découverte m'avait bouleversée. Je ne lui avais même pas parlé de ma grossesse, alors qu'il était évidemment le père. Il a presque pleuré : « L'avortement, c'est un acte grave. Ce que tu as fait m'afflige beaucoup. »

Socrate bâille une troisième fois. Je me dis : « Shôji, que fais-tu aujourd'hui ? » S'il a eu de la chance, il est maintenant professeur à l'université. Je ne m'étais jamais posé cette question avant la visite de madame Sato qui a acheté pour son mari tant de livres de philosophie. Je me demande de nouveau : « Monsieur Sato, est-il philosophe ? » Si c'est le cas, il est possible que Shôji et lui se connaissent. Le monde universitaire est si petit, comme le répétait mon amant.

Un vent froid souffle. Socrate miaule devant la porte alors que j'ai fini ma cigarette. Au moment de rentrer avec lui, je revois le regard de Shôji, limpide et doux, comme celui d'un petit garçon. Son expression naïve se superpose à celle de mon fils.

Dans la cuisine, ma mère vient d'éteindre la télévision. Elle a déjà terminé l'étui à crayons. Je lui souhaite bonne nuit et m'enferme dans ma chambre avec un verre d'eau-de-vie. Installée dans mon fauteuil, je relis un livre que j'avais oublié de rendre à Shôji : *Le bouddhisme et la philosophie*.

7 *Oni* : créatures du folklore japonais. Ogres, démons, diables.

8 *Onîchan* : frère aîné.

9 *Onêchan* : sœur aînée.

Nous sommes vendredi. Trois jours se sont écoulés depuis la visite de madame Sato. Aujourd'hui, après avoir appelé plusieurs endroits, j'ai enfin réussi à trouver pour elle le livre manquant, celui écrit par S., un philosophe japonais.

C'est grâce à mon ancien patron, qui tient toujours sa boutique. À ce qu'il me dit, ce livre est épuisé et c'est une rareté que les spécialistes s'arrachent. Au téléphone, il m'a dit d'un ton enjoué : « J'en ai deux. Je partagerai avec toi. Je te ferai un bon prix. Profites-en ! » J'y suis allée tout de suite.

Il est presque trois heures et demie de l'après-midi. Il fait froid. Depuis son retour de l'école, Tarô joue à la table derrière l'escalier. Il attend sa grand-mère qui est sortie faire les courses : ils vont préparer des *okonomiyaki*¹⁰. Ce soir, Tarô reste avec ma mère, car je dois travailler ailleurs jusqu'à minuit, comme tous les vendredis.

Je compose le numéro de téléphone de madame Sato.

— Allô. Vous êtes bien chez les Sato.

C'est une voix de petite fille, probablement

Hanako. Sa façon de prononcer les mots est précoce pour son âge. Je lui dis que je voudrais parler à madame Sato.

— Oui, elle est là. C'est de la part de qui ?

Hanako me répond correctement et poliment. Ses parents doivent être fiers que leur fille parle ainsi au téléphone. Mais cela m'agace, qu'on laisse décrocher les jeunes enfants. Je réponds machinalement :

— C'est la boutique Kitô.

— Un instant, s'il vous plaît.

Hanako appelle aussitôt sa mère. J'entends sa voix excitée : « Maman ! C'est madame Kitô ! La maman de Tarô ! » Sa réaction m'étonne : « Pourquoi est-elle si excitée ? En plus, elle connaît le nom de mon fils. Comment ça ? » Je réfléchis. L'autre jour, lorsqu'elle était à la boutique, je n'ai pas prononcé de mots en communiquant avec Tarô. Mon fils a dû lui écrire son nom sur une feuille, comme elle l'a fait sur son dessin avec un chiot et une fleur.

— Bonjour, madame Kitô, dit madame Sato.

La mère aussi m'appelle par le nom de ma boutique, bien que, l'autre jour, je lui aie répondu que « kitô » n'était pas mon nom de

famille. Je lui annonce l'arrivée du livre de philosophie en question.

— Vous l'avez déjà trouvé ! Quelle chance ! Mon mari sera ravi.

Encore « mon mari ». Je ne comprends pas pourquoi elle me le répète sans cesse, moi une inconnue. Je l'informe du prix, qui est très élevé.

— Il n'y a aucun problème, madame. C'est le prix que mon mari s'attendait à payer.

— Alors, vous pourrez le ramasser n'importe quand entre neuf heures et dix-neuf heures tous les jours sauf les lundis.

Elle m'interrompt :

— Madame Kitô, j'aimerais vous inviter chez nous. Je veux dire vous et votre fils. Qu'en pensez-vous ?

Embarrassée de cette invitation soudaine, je réponds :

— Je ne fais pas la livraison à domicile, mais je pourrais vous l'envoyer par la poste.

Elle réplique aussitôt :

— Oh non, madame Kitô. Ce n'est pas la peine de vous déranger. J'habite non loin de votre boutique. Ce que je voudrais vous dire...

Elle s'arrête un moment. Je reste silencieuse. Elle hésite :

— Ma fille Hanako aime beaucoup votre fils. Je ne sais pas comment les enfants ont pu communiquer sans paroles et en si peu de temps. Hanako m'a appris que votre fils s'appelle Tarô, qu'il adore les *takoyaki* faits par sa grand-mère et qu'il en a mangé dix l'autre jour.

Je l'écoute avec stupeur. Je revois la scène où Tarô et Hanako jouaient harmonieusement, comme s'ils étaient de vieux amis. Mon fils a des copains à son école pour handicapés, mais c'est tout. Il ne joue pas beaucoup avec les enfants de nos voisins pour éviter les moqueries sur ses différences : métis et sourd-muet. Quand il veut aller au parc du quartier, ma mère ou moi l'accompagnons.

Madame Sato parle toujours de nos enfants :

— Hanako garde précieusement un dessin de votre fils. Il a fait un portrait très vivant d'un poisson tropical. Je crois qu'il a beaucoup de talent. Suit-il des cours de peinture ?

Je me sens mal à l'aise. Je n'ai pas l'habitude de bavarder à propos de ma famille, surtout pas avec mes clients, même pas avec le couple d'étudiants qui invite Tarô dans son appartement. Je la coupe en répétant :

— Madame, vous pourriez recevoir le livre par la poste sans supplément.

Un moment de silence. Je ne vois pas son visage, mais je peux sentir son embarras. Elle me dit :

— Je m'excuse de mon indiscretion. En fait...

— Oui ?

— Mon mari est diplomate et vient d'être affecté à Francfort.

« Diplomate ? Alors son mari n'est pas philosophe ! » Je suis soulagée en pensant à mon ancien amant Shôji. Elle continue :

— Ma fille et moi le rejoindrons dans deux mois, au début du mois de février. Nous habiterons là-bas pendant au moins trois ans. Je souhaitais simplement vous inviter chez nous avant notre départ. En tout cas, j'irai chercher le livre à la boutique dans une semaine.

Je raccroche enfin. Sans que je l'aie remarqué, Tarô est venu se placer devant le comptoir. Il me demande :

— Avec qui tu parlais ?

— C'était un client.

Il devine :

— La maman de Hanako ?

Hésitante, je hoche la tête. Ses yeux brillent.

10 *Okonomiyaki* : plat japonais composé de pâte et d'ingrédients très variables.

Il fait noir. J'entre dans un hôtel. C'est un hôtel d'affaires bon marché. Il est déjà sept heures passées. Tout de suite, je prends une douche. Je dois ressortir en taxi très bientôt.

Aujourd'hui, j'ai travaillé à la boutique toute la journée jusqu'à cinq heures et demie. Pressée, je n'avais pas le temps de dîner avec mon fils. J'ai seulement avalé quelques bouchées d'un *okonomiyaki* que Tarô avait préparé avec ma mère cet après-midi. Aussitôt, j'ai quitté la maison pour me rendre ici. Ma voiture est garée dans un stationnement près de l'hôtel.

Fraîche, je me rhabille : robe bleu foncé, moulante et décolletée. Puis je m'installe devant le miroir. Je me maquille : fard sur le visage, longs faux cils noirs, ombre bleue sur les paupières, rouge carmin sur les lèvres. Enfin, je change de coiffure : cheveux tombant sur le dos, frange couvrant le front jusqu'aux sourcils. Me voilà transformée en entraîneuse.

Comme tous les vendredis soirs, je travaille au bar X., entre huit heures et minuit. Après, je reviens à l'hôtel pour passer la nuit. Demain matin, je visiterai plusieurs endroits avec ma voiture pour acheter des livres d'occasion. Je serai de retour chez moi avant midi.

X. est un bar de première classe. Je gagne plus de cent mille yens chaque fois, plus de quatre cent mille yens par mois. Ces revenus sont très importants pour payer le prêt hypothécaire et les droits de scolarité de mon fils. J'exerce ce métier d'entraîneuse depuis plus de quatre ans.

Ce bar est connu pour sa clientèle sélecte composée d'écrivains, d'historiens, de scientifiques, d'artistes. Là, j'en profite pour parler avec des clients intéressants, car j'ai besoin de stimulation intellectuelle. Il y a aussi des hommes d'affaires bien connus. Certains font étalage de leur richesse et de leur pouvoir. Je les évite autant que possible.

Au début, il y avait un habitué dérangeant dans ce bar : Gorô, un camarade de classe à l'école primaire T., comme Mitsuo K., mon dernier amour. Nous étions tous les trois dans la même classe de sixième. Les élèves l'appelaient « Gorô le gentil ». Il est devenu président d'un *sakaya*¹¹ bien connu. Riche mais insignifiant. Ce n'est qu'un héritier paresseux et arrogant. J'ignorais complètement sa présence. Fournisseur d'alcool pour le bar, il était assez proche du patron qui lui avait révélé mon identité. Heureusement, il a

cessé d'y venir peu avant que j'ouvre ma boutique.

Au bar, personne ne sait que je suis aussi bouquiniste, à part K., un de mes clients. Il est commentateur historique et me donne de bons conseils pour mes livres. C'est lui qui m'a présentée au patron de ce bar, qui est aussi peintre. Celui-ci a choisi mon surnom, Azami¹², en me disant : « Tu es belle mais d'un abord difficile. » Je ne l'ai pas nié.

Mon fils ne sait pas que je travaille au bar. Il croit que je pars le vendredi pour « voyage d'affaires », ce qui n'est pas si loin de la vérité, car je reviens toujours avec des boîtes pleines de livres.

Ma vie n'est pas ordinaire. J'ai été prostituée quand Tarô et moi vivions à Kanazawa. Mon fils était encore bébé, et j'étais dans une situation désespérée. Je ne voulais pas demander d'aide financière à qui que ce soit ni où que ce soit. Ma mère n'était pas informée de mes problèmes, elle ne savait même pas que j'avais un enfant. Mon travail comme prostituée a duré deux ans, jusqu'à ce que je revienne à Nagoya où nous habitons toujours.

Mon dernier client fut monsieur K., marié mais sans enfants. J'ai couché avec lui seulement une fois. Depuis, nous restons bons amis. Il amène au bar ses connaissances intéressantes, qui finissent par devenir mes clients réguliers.

Je mets des boucles d'oreilles en me regardant dans le miroir.

Les paroles de madame Sato me traversent l'esprit : « Mon mari est diplomate et vient d'être affecté à Francfort... » Je me dis : « Cette dame en kimono haut de gamme est donc femme de diplomate. Comment réagirait-elle si elle savait que je suis aussi entraîneuse de bar et que j'ai été prostituée ? »

Il est sept heures quarante. Je mets le chapeau cloche et le manteau noirs que je ne porte jamais chez moi. J'appelle un taxi.

11 *Sakaya* : magasin ou marchand de spiritueux.

12 *Azami* : chardon.

C'est dimanche. Comme d'habitude, je travaille à la boutique depuis neuf heures du matin. Ma mère est allée à l'église et reviendra à la maison après son déjeuner au restaurant. Mon fils reste à l'étage. Il fait beau. Cet après-midi, je l'emmène au zoo Higashiyama, et ma mère s'occupera de la boutique jusqu'à la fermeture.

Neuf jours se sont écoulés depuis que j'ai informé madame Sato de l'arrivée de son livre. Elle m'avait dit qu'elle viendrait le chercher au courant de la semaine, mais elle n'est pas revenue. Elle est probablement vexée par la façon sèche dont je lui ai parlé, et elle pourrait renoncer à l'acheter. Si c'est le cas, je pourrais le vendre à quelqu'un d'autre ou bien le garder pour moi.

J'ai déjà lu entièrement ce livre, célèbre et de grand prix en raison de sa rareté. C'est un court texte. En attendant que madame Sato vienne le prendre, je l'ai même prêté au couple d'étudiants qui s'intéresse à ce genre de sujet. Ils sont très contents de l'avoir lu. En fait, c'est un livre que Shôji lui-même avait cherché sans succès. À cette époque, mon ancien patron ne l'avait pas et j'avais essayé de le trouver ailleurs. L'auteur y traite des liens entre religion et philosophie, comme le livre que j'ai emprunté à Shôji et oublié de lui rendre.

Il est passé une heure de l'après-midi. Tarô descend de l'étage, tout habillé :

— Grand-mère n'est pas encore de retour ?

— Non, mais ce ne sera pas long. Nous partons pour le zoo dès son arrivée.

Il s'assied sur un tabouret placé derrière le comptoir. Brusquement, il me questionne :

— Maman, qu'est-ce que c'est, la confession ?

J'écarquille les yeux :

— La confession ?

Il hoche la tête. Je lui demande :

— Ta grand-mère t'a appris ce mot, n'est-ce pas ?

— Non. Je l'ai vu dans une brochure qu'elle a laissée ouverte sur la table de cuisine. Je l'ai regardée parce qu'il y avait de beaux dessins.

— Comment es-tu arrivé à lire ce mot ? Tu n'as pas appris ses

kanji.

— Il y a des *furigana*¹³.

Ma mère fréquente une église catholique depuis des années. Je ne suis ni chrétienne ni bouddhiste et je n'encourage pas mon fils à suivre sa grand-mère. Néanmoins, j'ai des connaissances générales sur les grandes religions du monde. J'explique à Tarô la signification du mot « confession ». Il est confus :

— Si j'avoue au prêtre le mal que j'ai fait, Dieu va-t-il vraiment me pardonner ?

— Je ne sais pas, mais c'est ce que les catholiques croient. À condition que tu ne répètes pas ta faute.

— Le prêtre ne parle à personne de ce qu'il a entendu ?

— Non. Son rôle est de garder le secret.

— Même si je vole de l'argent à quelqu'un, il ne m'emmènera pas à la police ?

— Non. Le prêtre cherchera à te convaincre d'aller à la police de toi-même.

— Si je refuse d'y aller, appelle-t-il la police ?

— Non. Il doit toujours garder le secret.

— Si la police lui demande de dire la vérité ?

— Il essayera de te persuader, mais il ne te trahira pas.

Tarô s'exclame, l'air impressionné :

— Quel courage !

— Oui, c'est un grand courage. Mais tu ne dois pas le trahir non plus.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu regrettes ce que tu as fait et tu ne le répètes pas.

— Si tout marche comme ça, dit-il, on n'a pas besoin de police ni de prison !

Je ris. Excité, Tarô veut en savoir plus. Ses mains s'agitent fébrilement. C'est l'heure de déjeuner. La boutique est tranquille. Je lui tiens compagnie, attentive à son « bavardage ».

— Maman, j'ai vu le mot « kitô » dans la même brochure de grand-mère. C'était un titre. Ses *kanji* étaient très compliqués.

— Comment as-tu compris ces *kanji* ?

— Parce qu'il y avait toujours des *furigana* et aussi un dessin.

— Quel dessin ?

— Un garçon et une fille priaient côte à côte. Alors, le nom de notre boutique veut dire « prière », n'est-ce pas ?

Tarô me sourit, très fier de sa découverte. Il donne la même interprétation que sa grand-mère. Je ne réagis pas à ce quiproquo. Pour moi, il ne s'agit pas de « prière », mais de *hôzuki*. Il me demande :

— Quand tu as acheté ce magasin, son nom était déjà Kitô ?

— Non, mon chéri. Avant, c'était une quincaillerie appelée Amano.

— Vraiment ? J'aime Kitô beaucoup plus qu'Amano. Grand-mère devait être contente de ton choix.

— Tout à fait.

Bientôt, des gens arrivent. D'abord, le couple d'étudiants. Ensuite, une vieille femme et deux hommes que je ne connais pas, sans doute de nouveaux clients. Puis ma mère revient enfin. Tarô met aussitôt son manteau pour aller au zoo. J'informe ma mère qu'il ne reste plus beaucoup d'étuis à crayons ni de signets. À ce moment, madame Sato entre dans la boutique avec sa fille. Dès que mon fils aperçoit Hanako, il se précipite vers elle, spontanément.

13 *Furigana* : *hiragana* ou *katakana* écrits à côté d'un *kanji* pour en faciliter la prononciation.

Tarô et moi avons passé tout l'après-midi au zoo Higashiyama. Nous sommes rentrés à la maison vers sept heures du soir, alors que ma mère était en train de fermer la boutique.

Fatigués de notre longue journée, nous mangeons le sushi que j'ai acheté en revenant. Mon fils raconte à sa grand-mère les animaux qu'il a vus au zoo. Ma mère comprend assez bien le langage des signes : elle a pris des cours quand il avait trois ans. Les deux bavardent. Je pense à madame Sato et sa fille qui sont revenues à la boutique cet après-midi.

Madame Sato n'est pas partie tout de suite avec le livre qu'elle avait commandé. Elle voulait en ajouter quelques autres. Tarô m'a suppliée de retarder notre sortie pour le zoo : il voulait jouer avec Hanako pendant que madame Sato cherchait des livres. Cela m'a étonnée car, quelques minutes plus tôt, il était impatient de partir pour le zoo.

Mon fils et Hanako se sont aussitôt installés à la table derrière l'escalier. Ils s'amusaient à dessiner. Le silence les enveloppait, comme l'autre jour. Quant à madame Sato, elle examinait attentivement des livres dans la section beaux-arts. Elle prenait son temps en se déplaçant vers celle de littérature japonaise. Je jetais un coup d'œil de temps à autre sur les enfants.

Au bout de vingt minutes, madame Sato est enfin revenue à la caisse avec des livres d'art moderne japonais, de *tanka*¹⁴ et de haïku. Elle a aussi pris tous les étuis à crayons et tous les signets qui restaient dans l'étalage. Elle m'a dit :

— Les fleurs pressées et le motif des tissus sont magnifiques ! Ces ouvrages manuels plairont aussi aux Allemands. C'est vous qui les avez faits ?

— Non, c'est ma mère.

— Votre mère est une véritable artiste !

— Je le lui dirai.

En payant, elle m'a souri :

— Ma fille parle sans arrêt de votre fils. Je vois qu'ils s'entendent très bien.

Je me taisais. Cette fois-ci, elle ne portait pas un kimono mais une veste et un pantalon beiges de teinte raffinée, toujours de haute qualité. Comme je ne réagissais pas, elle a paru mal à l'aise. Elle a présenté une carte de visite sur le comptoir :

— Madame, je vous laisse mon adresse au cas où votre fils voudrait jouer avec ma fille. En général, nous sommes libres le dimanche.

J'ai répondu machinalement :

— C'est gentil à vous.

Elle s'est tue un moment. Puis, elle m'a répété qu'elle et sa fille partiraient pour Francfort où son mari était affecté et que toute la famille y resterait trois ans au minimum, etc. Ce qui était différent de l'autre jour, c'était la date de leur départ qui était devancée de deux semaines, soit au troisième dimanche de janvier, le 20.

Ensuite, madame Sato est allée chercher sa fille à la table. Elle a dit quelque chose à Tarô qui la regardait avec sérieux. En revenant vers la caisse, Hanako montrait à sa mère un dessin que mon fils avait fait : une fille et un garçon priant côte à côte, les mains jointes. En haut du papier était inscrit le mot « kitô » en *hiragana*. Madame Sato a murmuré :

— Le nom de la boutique signifie donc « prière ».

Après ma mère et mon fils, c'était maintenant elle qui interprétait ainsi le nom de mon magasin. Je ne l'ai pas corrigée.

Tarô tape sur ma main doucement :

— Maman !

Je reviens à moi :

— Oui ?

Il a déjà fini son assiette de sushi. Ma mère prépare des tasses de thé et annonce que pour le dessert nous allons prendre le *kasutera*¹⁵ qu'elle a préparé. Tarô me demande :

— Puis-je aller à l'église avec grand-mère ?

— Comment ?

Je me tourne vers ma mère :

— As-tu encouragé Tarô à te suivre ?

Elle pose les tasses de thé et le gâteau sur la table :

— Me suivre où ?

— À l'église.

— Non, ce n'est pas moi.

Elle n'a pas vu le signe de mon fils. Je lui explique que Tarô demande mon autorisation pour l'accompagner à l'église. Ma mère réfléchit et continue :

— Ça ne me dérange pas, mais Tarô s'ennuiera. Il n'y a pas

d'interprète en langage des signes.

Tarô scrute le visage de sa grand-mère et l'interrompt :

— Peux-tu m'expliquer ce que le prêtre dit ?

— Non, mon chéri. Je ne suis pas encore capable de te traduire des mots aussi compliqués.

Déçu, Tarô me regarde. En repensant à l'invitation de madame Sato, je lui propose :

— Tu pourras jouer avec Hanako dimanche prochain. Sa mère nous invite chez elles.

Sa figure s'éclaire immédiatement.

14 *Tanka* : poème japonais de trente et une syllabes.

15 *Kasutera* : gâteau d'origine portugaise. *Castella*.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Tarô Tsuji.

— En quelle année es-tu ?

— Je suis en première.

— C'est quand ton anniversaire ?

— Le 15 janvier.

— Ton père, comment s'appelle-t-il ? Et que fait-il ?

— Felipe Santos. Je ne le connais pas, car il est mort avant ma naissance. Il était Espagnol. C'était un peintre.

— Ta mère, comment s'appelle-t-elle ? Et que fait-elle ?

— Mitsuko Tsuji. Elle a une boutique de livres d'occasion.

— Quel est ton passe-temps favori ?

— Dessiner et jouer avec des animaux en plastique.

— Tu aimes donc les animaux.

— Oui, beaucoup. Je vais souvent au zoo avec ma mère.

— Y a-t-il des animaux chez toi ?

— Oui, il y a un chat et des poissons tropicaux. J'aimerais avoir aussi un chien, mais ma mère me dit : « Pas maintenant. »

— Ton chat, comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle Socrate. Ma mère m'a appris que c'est le nom d'un philosophe grec.

— Philosophe ? C'est un grand mot pour ton âge. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est une personne qui aime la sagesse, d'après ma mère.

— Ton chat, quel âge a-t-il ?

— Il a quinze ans.

— Que veux-tu faire quand tu seras grand ?

— Peintre, comme mon père.

— Qui aimes-tu ?

— Ma mère et ma grand-mère. Ma mère aime la lecture et connaît beaucoup de choses, surtout sur les animaux. Ma grand-mère fabrique à la main des étuis à crayons et des signets avec des fleurs pressées. J'adore sa cuisine. Les *takoyaki* qu'elle prépare pour moi sont les meilleurs du monde.

Ce sont des questions et des réponses courantes entre mon fils et les maîtres ou les camarades de son école. Chaque fois, Tarô répond ainsi naturellement avec assurance. Il n'y a pas d'ambiguïté dans ses phrases exprimées en signes. Il ne me dérange pas avec des questions sur son père. Je lui ai clairement expliqué que j'ai rencontré Felipe à Madrid, où nous nous sommes fiancés. Je suis revenue seule au Japon. En attendant l'arrivée de mon fiancé, je me suis aperçue que j'étais enceinte. Felipe était très content de cette nouvelle. Malheureusement, il est mort dans un accident de voiture peu avant de me rejoindre. Il était orphelin. Voilà l'histoire sur son père que j'ai racontée à Tarô.

Socrate flâne au bord de la rivière. Quand je l'appelle, il s'arrête et tourne la tête vers moi, puis il continue de marcher en se traînant. Les herbes mortes tremblent légèrement dans le vent. Il fait froid. Je porte un anorak et un pantalon noir épais. Allongée sur ma vieille couverture, je regarde les nuages qui dérivent lentement vers l'est.

Un instant, je revois le visage de Shôji, mon ancien amant. Je me le rappelle très souvent depuis la visite de madame Sato, qui a acheté tant de livres de philosophie. Je nous entends parler.

— Mitsuko, pourquoi n'as-tu pas bien réfléchi à la possibilité de garder l'enfant ? L'avortement, c'est grave.

— C'est ma vie. Cela ne te regarde pas.

— Je veux vivre avec toi. Si possible, j'aimerais avoir deux ou trois enfants. Si je n'ai pas la chance de trouver un poste à l'université, je chercherai un emploi ailleurs. Je pourrais enseigner au lycée, par exemple.

— Je ne veux pas fonder une famille, avoir des enfants. En plus, je ne veux pas que tu renonces à tes études pour des raisons financières. Si tu souhaites suivre les conventions, il faut que tu me quittes maintenant.

— Mitsuko, s'il te plaît, ne commets plus ce crime.

À vrai dire, après mon avortement, j'ai eu une tumeur à un ovaire. Mon médecin m'a conseillé une opération. À cette occasion, j'ai choisi de me faire enlever les ovaires. Ainsi, la possibilité de redevenir enceinte a disparu à jamais. Je n'en ai parlé à personne, pas même à ma mère. De toute façon, c'était ma décision et cela ne regardait personne.

Naturellement, Tarô n'est pas mon fils biologique. C'est un enfant abandonné. Toutes les histoires sur sa naissance ne sont que des mensonges. Un Espagnol nommé Felipe Santos, un orphelin, notre rencontre à Madrid, sa mort dans un accident de voiture, la date de naissance de Tarô, tout a été inventé.

Tarô croit, comme ma mère, ce que je lui ai dit sur sa naissance. Peu importe. Ce qui compte, c'est qu'il « nous » a, une mère et une grand-mère à lui.

Socrate miaule derrière moi.

— Ah, tu es déjà revenu ?

Assis sur la couverture, il regarde la rivière, le ciel, les arbres, des oiseaux volant au-dessus de nous. Je caresse son dos :

— À quoi penses-tu ?

Lorsque je l'ai trouvé au bord de la rivière il y a quinze ans, il était amaigri, le poil tout sec et sale. Il devait avoir deux ou trois mois. Shoji m'avait dit : « Ce chat est sage et intelligent comme un philosophe. »

Socrate reste immobile, le visage tourné vers le courant. Je répète :

— À quoi penses-tu ?

Il braque ses yeux sur moi.

Je me rappelle la phrase que Shôji m'a lancée une fois : « La pensée est une prérogative de l'humain. » Je ne savais pas de qui il tenait ce cliché, mais je n'y trouvais que de l'arrogance. Je lui avais dit : « Les animaux aussi parlent, observent, réfléchissent, se souviennent, ont peur, se battent, se cachent... Ils ne vivent pas seulement par instinct, ils pourraient avoir une pensée possiblement plus sage que celle des hommes. » Shôji riait : « Pourquoi pas ? »

Socrate bâille. Il frotte sa tête contre ma main. Je lui dis :

— Crois-tu que la pensée est une prérogative des chats ?

Le ciel se couvre de plus en plus de nuages sombres. J'ai froid. Je me lève en ramassant la couverture. À cet instant, j'entends Shôji : « L'avortement est une des prérogatives de l'humain. »

Mon amant d'autrefois serait très surpris s'il savait que j'ai maintenant un enfant.

Tarô est de bonne humeur depuis le matin : cet après-midi, il reverra Hanako chez elle. Il attend avec impatience le retour de ma mère qui est allée à l'église. La maison de madame Sato est à moins de dix kilomètres d'ici. Nous prenons la voiture.

Hier, ma mère m'a taquinée :

— Je ne savais pas que tu avais une amie.

Elle était intriguée par mon idée d'emmener Tarô chez madame Sato.

— Non, maman. Ce n'est qu'une cliente. J'ai accepté son invitation seulement pour Tarô.

— Quand même, ça ne te ressemble pas. Elle doit être intéressante pour toi. Que fait-elle ?

— Elle est la femme d'un diplomate.

— Ah bon ?

Ma mère s'est tue et n'a pas insisté pour en savoir davantage.

Madame Sato vient sûrement d'une famille traditionnelle et riche. À sa manière de parler, on sent qu'elle est instruite et bien éduquée. Qui qu'elle soit, je ne compte pas me lier d'amitié avec elle. D'abord, c'est une femme très naïve et fragile, comme une jeune fille trop protégée, ce qui m'énerve. Même pour les enfants qui s'entendent bien, ce ne sera pas possible de continuer de la voir.

De toute façon, cette famille partira dans moins d'un mois pour l'étranger. Tarô ne verra plus Hanako, et sa mère ne reviendra plus à ma boutique.

Nous arrivons chez madame Sato vers deux heures de l'après-midi.

— Ah ! Madame Kitô et Tarô !

Hanako nous accueille devant le portail. Elle fait un signal à une femme qui balaie le jardin. Celle-ci est d'âge mûr, comme ma mère. Elle s'incline vers moi et entre dans la maison. Le terrain est grand et entouré de haies vives. Il y a des pins dont les branches sont artistiquement taillées. Une vieille maison traditionnelle. Bientôt, madame Sato apparaît et nous présente d'abord la dame, qui est sa domestique.

Nous sommes invités dans le salon où il y a un piano. En face,

une pièce dont la porte est ouverte. J'aperçois beaucoup de livres. Ce doit être le bureau de monsieur Sato, qui est déjà en Allemagne.

La dame apporte des gâteaux, du thé et du jus. Tarô et Hanako s'amuse déjà avec un des jeux étalés sur une petite table basse. Il y a aussi du papier et des crayons de couleur. Madame Sato tourne les yeux vers les enfants avec un sourire. Je perçois toujours dans son regard une tristesse ou même un chagrin. Sans savoir quoi lui dire, je regarde le piano noir d'excellente facture. C'est elle qui amorce la conversation :

— Hanako joue du piano. Quand nous avons visité votre boutique pour la première fois, nous arrivions d'un concert donné par sa maîtresse.

Je me rappelle leurs habits chics. Elles étaient entrées dans la boutique alors que j'allais sortir nettoyer les vitrines. Je demande à madame Sato :

— Votre fille a quel âge ?

— Quatre ans. Elle est née à Madrid, en Espagne, et elle y a vécu jusqu'à trois ans et demi. Ici, elle fréquente l'école maternelle, mais elle n'est pas encore habituée à jouer avec des Japonais.

« Hanako est née à Madrid ? » Madame Sato continue de parler de sa fille. Je l'interromps :

— Comprend-elle l'espagnol ?

— Oui. En Espagne, elle est allée au jardin d'enfants. En plus, nous avons une femme de ménage espagnole.

J'appelle Hanako en espagnol. Elle tourne la tête vers moi. Je lui dis :

— Tarô ne peut pas parler, mais il sait lire quelques mots d'espagnol.

Elle me répond dans la même langue avec un joli accent :

— C'est vrai, madame ?

Je hoche la tête. Madame Sato reste bouche bée :

— Vous parlez l'espagnol !

Hanako continue :

— Madame, le père de Tarô est-il Espagnol ?

— Oui. Tarô est à moitié Japonais et à moitié Espagnol.

Madame Sato nous regarde. Ses yeux expriment la stupéfaction. Hanako me demande de nouveau, toujours en espagnol :

— Où est son papa ? Est-il à l'étranger comme mon papa ?

— Non, il est mort avant la naissance de Tarô.

Son visage s'assombrit. Elle murmure :

— Oh, pauvre Tarô...

Madame Sato fixe mon fils en silence. Ses yeux se mouillent.
Hanako dit dans un japonais clair :

— Maman, j'aimerais apprendre la langue de Tarô.

Madame Sato hésite à répondre. J'explique à Hanako :

— C'est le langage des signes. Parle naturellement avec lui, comme tu parles avec ta mère. Il te comprend en regardant tes lèvres. Demande-lui de te traduire en signes ce que tu dis.

Hanako m'écoute attentivement et passe à la pratique. Mon fils réagit très bien. Elle imite le mouvement de ses mains. Sa mère les observe, impressionnée. Ensuite, Tarô écrit quelque chose sur une feuille. Hanako lit au fur et à mesure : « Mon... chat... s'appelle... Socrate. » Il continue et elle suit les lettres : « Je... m'appelle... » J'interroge madame Sato :

— À son âge, votre fille est déjà capable de lire le *hiragana* ?

— Oui, lire seulement.

Elle ajoute qu'elle essaie d'apprendre à sa fille le plus possible de japonais à la maison. À Francfort, elle ira à l'école japonaise, mais qui n'ouvre que le samedi.

Hanako s'exclame :

— Maman, son nom de famille est Tsuji ! Ce n'est pas Kitô !

Madame Sato sourit :

— Kitô est le nom de la boutique de sa maman.

Ensuite elle se tourne vers moi :

— Permettez-moi de vous demander votre nom ?

Je réponds machinalement :

— Certainement, madame. Je m'appelle Mitsuko Tsuji.

Au dîner, Tarô raconte son après-midi à sa grand-mère. La visite chez madame Sato l'a réjoui beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé. Il reverra Hanako dans deux semaines, soit le premier dimanche de janvier. Ma mère est contente : « C'est bien, Tarô ! Jouer avec ton amie, c'est mieux que de me suivre à l'église. »

Après que Tarô est allé se coucher, ma mère et moi bavardons en buvant du thé. Elle me pose des questions :

— Comment se fait-il que madame Sato connaissait ta boutique ?

— Son mari diplomate l'a envoyée ici.

— Son mari ? Est-il déjà venu ici ?

— Non.

Je lui raconte ce que j'ai appris.

Monsieur Sato cherchait partout un livre de S., un philosophe japonais. Un jour, peu avant de rejoindre son poste en Allemagne, il a croisé un ami de jeunesse. Celui-ci lui a donné une revue présentant ma boutique avec enthousiasme : « Une collection unique et excellente d'ouvrages de philosophie, d'art, de langue ! »

Ma mère me demande :

— As-tu vu cette revue ?

— Oui. Madame Sato me l'a montrée chez elle.

— Comment s'appelle la revue ?

— *Azami*.

— *Azami* ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est une petite revue d'intérêt général, publiée à M., une ville située à l'est de Nagoya.

— Ah, je connais cette ville ! Il y a tant de champs d'*azami*. J'aime beaucoup cette fleur sauvage.

Je reste silencieuse. Elle poursuit :

— Le patron de cette revue doit aussi adorer cette fleur. Il y a toujours une raison derrière quand on nomme un bébé ou quelque chose.

— En tout cas, dis-je, le patron s'appelle Mitsuo K. C'est mon dernier amour.

Stupéfaite, elle s'écrie :

— Mais je ne savais pas que tu avais eu un amant éditeur !

— Notre relation n'a duré qu'un été.

— Quand ça ?

— Peu avant que j'ouvre la boutique.

— Tu lui as demandé d'écrire un article sur ta librairie ?

— Non, maman. Depuis notre séparation, je ne l'ai plus revu.

— Qui a écrit l'article ?

— Un journaliste que je ne connais pas. Il a dû visiter la boutique sans se présenter.

— Comme le monde est petit !

Je lui raconte qu'à Nagoya, Mitsuo K. travaillait dans une revue comme rédacteur. Marié, il avait deux enfants. Après quelques mois de nos aventures amoureuses, il a déménagé à M. pour y fonder sa propre revue.

Ma mère est toujours curieuse :

— Comment l'as-tu rencontré ?

— Nous étions camarades de classe à l'école primaire T. Tu sais, celle que j'ai fréquentée une seule année.

Elle se tait un moment. C'était pendant l'année où elle était en prison et que j'habitais chez mon père, à T. Je continue :

— Je l'ai croisé, après plus de vingt ans, au café où je travaillais. Il était le seul camarade avec qui je m'étais entendue à cette école.

Elle murmure :

— Le monde est vraiment petit. Alors, cette revue a mené Hanako à rencontrer Tarô. C'est dommage que cette fille parte bientôt pour l'étranger.

La nuit tombe. Je fume sur le balcon. Allongé à côté de moi, Socrate s'assoupit.

Je pense à mon fils dont les vacances d'hiver approchent. Son école restera fermée deux semaines, jusqu'au 6 janvier, c'est-à-dire le dimanche où il reverra Hanako. Madame Sato m'a dit qu'elle allait avec sa fille à Kyoto voir ses parents. Je pourrai emmener Tarô à l'aquarium.

Je songe à mon père que Tarô n'a jamais rencontré. Remarié à une autre femme, il habite toujours à T. La ville est proche de Nagoya, mais il est hors de question d'y aller. Mon père a honte de nous tous : ma mère, mon fils et moi. Je ne le vois plus depuis des années.

Socrate bâille en s'étirant. Je lui dis :

— Demain, nous nous promènerons à la rivière s'il fait beau, d'accord ?

Vieillissant, il commence à avoir de la difficulté à remonter l'escalier. Il dort de plus en plus longtemps. Je me demande s'il vivra jusqu'à la fin de l'hiver.

Je pense de nouveau à mon fils qui m'a dit : « Je serais très heureux si Hanako était ma sœur. » Selon ma mère, c'est la providence qui a fait se rencontrer ces deux enfants. Je ne crois pas à l'existence d'un Dieu, mais je reconnais qu'une chaîne lie les gens que j'ai croisés accidentellement.

Je revois le visage de Shôji, docteur en philosophie. J'entends sa voix : « L'avortement est une prérogative de l'humain. » Je lève les yeux vers le ciel. Je dessine dans ma tête une chaîne dont chaque maillon porte un nom : Shôji – moi – mon dernier amant Mitsuo – le journaliste de sa revue *Azami* – l'homme qui a donné la revue au diplomate – la femme du diplomate venue à ma boutique – sa fille Hanako – Tarô. Tous sont liés entre eux, directement ou indirectement. Le début et la fin sont liés sans se connaître. Si je n'avais pas rencontré Shôji, je n'aurais probablement pas eu Tarô, bien que Shôji n'en soit pas le père.

J'achève ma cigarette. Socrate miaule devant la porte. En ouvrant, je chuchote : « Toi aussi, tu es un maillon dans cette chaîne. » Il me dévisage, comme s'il répliquait : « Non, je suis seul. »

Le premier dimanche de janvier. Il fait beau. Aujourd'hui, comme prévu, Tarô voit Hanako, qui partira dans deux semaines pour l'Allemagne. Nous allons dans un parc du quartier où la famille Sato habite.

Installées sur un banc, madame Sato et moi surveillons les enfants, qui s'amusent. Mon fils aide Hanako à s'asseoir sur la balançoire. Il se comporte comme un grand frère. Poussée, la fillette se balance et monte en l'air de plus en plus haut. Elle crie « Plus fort ! Plus fort ! », oubliant que son ami est sourd.

Madame Sato et moi restons silencieuses. Je ne sais quoi dire. Il n'y a rien entre nous. Si ce n'était pour mon fils, je ne reverrais plus cette personne dont le caractère et le monde sont si différents des miens.

Hier soir, ma mère m'a demandé : « Madame Sato souhaite-t-elle devenir ton amie ? » J'ai répondu : « Peut-être, mais ce ne serait pas possible pour moi. Elle n'est pas mon genre : je perçois en elle une fragilité typiquement féminine. Ça m'agace. » Ma mère m'a taquinée en riant : « De toute façon, tu n'aimes pas les femmes. »

Madame Sato ouvre la bouche :

— Je me suis mariée par *miai*¹⁶.

Je jette un œil vers son visage. « Par *miai* ? Pourquoi pas ? » pensé-je. Un diplomate ne se marie pas avec n'importe qui parce qu'il est tombé amoureux. Sa femme doit satisfaire à certains critères. Elle continue :

— C'était mon premier mariage, mais le deuxième pour mon mari. Il était veuf. Je suis moins âgée que lui de treize ans.

Son ton n'est pas léger. Je sens toujours qu'elle a un souci, un chagrin. « Veut-elle me raconter un secret ? » Elle ajoute :

— Sa première femme s'est suicidée, à l'asile.

Confuse, je réfléchis un instant : « Une femme jeune, jolie, instruite et bien éduquée, et en plus si conventionnelle. Comment a-t-elle pu accepter un tel *miai*, avec ces antécédents ? Elle a dû tomber amoureuse de lui. » Madame Sato veut poursuivre, mais je la coupe :

— Désolée. Je n'aime pas écouter l'histoire familiale ou le passé de quiconque.

Elle se tait. Je vois son visage rougir. Elle s'excuse :

— Pardonnez-moi mon impudeur.

Je détourne les yeux :

— Chacun a une vie unique et des problèmes qui pourraient être incroyables. Comme on dit : « La réalité dépasse souvent la fiction. » Mais, après tout, la vie d'autrui ne regarde personne.

Elle murmure, la tête baissée :

— Vous avez raison...

Je change de sujet :

— L'autre jour, vous avez acheté des livres de psychologie plutôt scientifiques. Êtes-vous psychologue de profession ?

Elle nie aussitôt :

— Oh non, pas du tout ! Je lis ces livres seulement par curiosité. À l'université, j'ai étudié la littérature japonaise.

— Ah bon ?

Je me rappelle qu'elle a acheté aussi des livres de *tanka* et de haïku lorsqu'elle est revenue à la boutique chercher l'ouvrage de S. Elle me demande :

— Et vous, qu'avez-vous étudié ?

Je réponds franchement :

— Je ne suis pas allée à l'université. Je n'ai même pas terminé mes études de lycée.

Elle ouvre grand les yeux :

— Ce n'est pas vrai... Mon mari me répétait : « Le propriétaire de la boutique Kitô doit avoir l'étoffe d'un savant. »

Malgré moi, je ris :

— J'aime la lecture. C'est tout. Les livres que votre mari a commandés sont très intéressants, surtout celui du philosophe japonais S.

— Avez-vous déjà lu tous ces livres ?

Je hoche la tête. Elle se montre encore plus surprise. Je l'interroge :

— Lisez-vous beaucoup de littérature ?

— Plus maintenant. À présent, je suis très occupée à apprendre l'allemand. Je fréquente une école de langues tous les matins.

— Ce doit être difficile de s'installer dans un nouveau pays.

— Les déplacements, c'est la vie de diplomate. J'en profite pour connaître la culture de chaque pays. D'ailleurs, j'aime beaucoup voyager à l'étranger.

Elle énumère tous les pays qu'elle a visités, avec ses parents ou seule, puis avec son mari, surtout les pays anglophones et hispaniques. Étudiante, elle a plusieurs fois vécu en pension dans une famille étrangère. Je suppose que ses parents ont payé ces voyages. Une enfant gâtée, très loin de ma jeunesse pauvre.

Tarô passe au toboggan. Il court, monte et descend, le visage lumineux. Hanako le suit en poussant des cris joyeux. Madame Sato me pose une question curieuse :

— Croyez-vous à la métempsycose ?

Je vois ses yeux mélancoliques :

— Vous voulez dire la réincarnation ?

— Oui. Qu'en pensez-vous ?

La réponse me vient spontanément.

— Je ne nie pas son existence. Mais, y croire, c'est personnel, comme ce qui concerne la religion.

Elle lève les yeux vers le ciel bleu :

— Moi, j'y crois. Je me demande toujours qui j'étais dans mes vies antérieures et qui je serai dans mes vies futures. À chaque vie, je ne suis pas la même personne, mais l'âme demeure la même en changeant de corps, éternellement. C'est comme un collier de perles sans fin.

Elle devient bavarde. Je songe aux liens entre les gens réels qui sont connectés à moi, directement ou indirectement. Shôji, moi, mon dernier amant Mitsuo, sa revue *Azami*... Tarô. Par contre, ce dont madame Sato parle, c'est de l'ésotérisme. Un monde spirituel qu'on ne voit pas. Je nourris des doutes quant à l'état mental des gens qui, comme elle, se préoccupent de choses pareilles. En fait, je crois qu'elle est complètement perdue.

Madame Sato continue :

— Lorsqu'une perle en croise une autre – c'est le moment où on rencontre quelqu'un, comme nous –, ce sont les deux âmes qui se croisent.

Je l'interromps :

— Je suis réaliste. Ce qui m'importe, c'est comment vivre le présent, quoi qu'il arrive. À quoi bon se soucier autant de l'âme ?

Elle reste pensive quelques instants et dit :

— Je crois toujours qu'il y a des raisons ou des sens dans chaque rencontre. Regardez nos enfants ! Ils se sont croisés dans ce monde pour devenir de bons amis. Je suis sûre qu'ils étaient aussi des amis dans une vie antérieure.

Je la taquine :

— Ou bien frère et sœur.

Elle se tait et se tourne vers les enfants. Tarô invite Hanako à jouer sur la balançoire à bascule. Nous les surveillons en silence. Soudainement, madame Sato me dit avec un sourire tendre :

— J'espère que notre fréquentation durera longtemps, surtout pour nos enfants. Venez visiter l'Allemagne avec Tarô pendant ses vacances d'été.

16 *Miai* : rencontre arrangée en vue d'un mariage.

Rentré de l'école, Tarô mange son goûter dans la cuisine. Ce sont des *ohagi*¹⁷ que ma mère vient de faire. Ça a l'air bon. Je le rejoins à la table. Il répète : « Délicieux ! » On est lundi, jour où la boutique est fermée. Ma mère est sortie pour ses courses. Mon fils me raconte des événements de sa journée, apparemment assez agréable pour lui. Soudain, il change de sujet :

— Maman, j'aime beaucoup mon nom.

— Tant mieux. Je suis contente de le savoir.

— Je n'aime pas les gens qui me disent : « Tarô ? Mais tu n'es pas Japonais ! »

— Ne t'en fais pas. Ton papa est Espagnol, ta maman est Japonaise. Tu es un métis de nationalité japonaise. Ce sont des faits qu'on ne peut pas changer, mon chéri.

— Oui, je comprends, maman.

L'air heureux, Tarô s'empiffre d'*ohagi*.

Ces faits sont faux. Son papa pourrait être Français, Italien, Anglais, Américain, de n'importe quelle nation caucasienne. Qui sait ? J'ai choisi de faire de son père un Espagnol car je comprenais cette langue. Quant à sa mère, elle pourrait être Asiatique sans être Japonaise.

Tarô me demande :

— Mon nom, qu'est-ce qu'il veut dire ?

Je réponds en prenant un deuxième *ohagi* :

— « Premier garçon », comme tu l'es.

— C'est vrai ? Pensais-tu alors en avoir d'autres après moi ?

— Non, mais c'était comme ça.

— C'est toi qui as choisi mon nom ?

— Non.

— Non ? Qui alors ? Ma grand-mère ?

— Non. Ce n'était pas possible, car elle t'a rencontré deux années après ta naissance.

Il répète :

— Alors qui ?

— C'est la sage-femme.

— La sage-femme ? Qui est-ce ?

— C'est la femme qui aide à l'accouchement.

— Je comprends. J'aimerais bien lui dire merci. Où habite-t-elle ?

— Elle est morte il y a deux ans. C'était une très vieille dame. Quand tu es né, elle avait déjà plus de quatre-vingts ans.

Il s'exclame :

— Si âgée ! Elle devait être très forte.

Cette partie de l'histoire n'est pas tout à fait un mensonge. La sage-femme qui a rédigé l'attestation de naissance de Tarô est décédée un peu avant que j'ouvre ma boutique. Je ne suis plus retournée à Kanazawa où elle vivait. Néanmoins, je lui envoyais régulièrement des photos de Tarô avec des nouvelles.

Tarô continue :

— J'aime aussi le nom Hanako. Elle m'a dit que son nom veut dire « enfant de fleur ».

— Le tien et le sien, joints, sont beaux comme des jumeaux.

Il rit en répétant le mot « jumeaux ». J'explique :

— Tarô et Hanako sont des noms classiques. Mais maintenant on les utilise rarement.

— Il y a une émission à la télé qui s'appelle *Tarô et Hanako*.

— Ab, c'est vrai !

Il me demande :

— La maman de Hanako s'appelle comment ?

— Kako.

— Comment ça s'écrit en *kanji* ?

Je trace le prénom de madame Sato sur un morceau de papier en expliquant que cela veut dire « belle enfant » ou « excellente enfant ». Tarô me dit :

— Kako, c'est aussi un beau nom ! En *hiragana*, c'est la même chose que « passé ».

— Tu as raison. Ce sont des homonymes.

Il réfléchit un moment et me demande :

— Quel nom m'aurais-tu donné si la sage-femme n'avait pas été là ?

Malgré moi, je réponds :

— Ça aurait été Shôji.

— Shôji ?

— Oui. C'est un beau nom, n'est-ce pas ?

Il réfléchit encore. Un moment après, il déclare :

— Désolé, maman. Je préfère Tarô, parce que ce nom ne s'harmoniserait pas avec Hanako, comme des jumeaux.

Ma mère est de retour de ses courses et nous rejoint à la table. En prenant un *ohagi*, elle me dit :

— Ce sera bientôt le 15. Tarô aura déjà sept ans.

Elle regarde le calendrier accroché au mur. Le 15 janvier est encerclé en rouge. Tarô comprend de quoi sa grand-mère parle. Il me dit :

— Hanako part pour l'Allemagne le 20 janvier. J'aimerais l'inviter à mon anniversaire.

— Bien sûr que oui. Mais c'est un mardi. Tu as école, et moi, je serai occupée toute la journée à la boutique.

Il me propose :

— Nous pourrons l'inviter dimanche prochain, le 13. Je veux aller au zoo Higashiyama avec elle.

Ma mère l'interrompt :

— Le dimanche 13 ? Désolée, mon chéri. Ce jour-là, je ne pourrai pas m'occuper de la boutique. Après la messe, on aura une vente de charité à l'église. J'y travaillerai comme bénévole jusqu'à cinq heures.

Décu, Tarô examine le calendrier et me suggère :

— Alors pourquoi pas le lundi 14 ? C'est la fête du *seijin*¹⁸. Les écoles sont fermées. En plus, tu n'ouvres pas la boutique ce jour-là.

Il est déterminé. Je téléphone à madame Sato. Les yeux grands ouverts, Tarô me regarde parler. Madame Sato accepte notre invitation avec grand plaisir. J'informe mon fils :

— C'est décidé. Nous allons au zoo Higashiyama le lundi 14 janvier.

— Enfin !

Excité, mon fils devient bavard :

— J'ai appris à l'école que la fête du *seijin* est maintenant le deuxième lundi de janvier, mais qu'avant, elle avait toujours lieu le 15 janvier.

Ma mère ajoute :

— Cela fait trois ans qu'on a fait ce changement. Auparavant, ton anniversaire était un jour férié.

Tarô tourne la tête vers moi :

— Où suis-je né ?

— Je t'ai déjà dit que c'était au Japon.

— Oui, mais dans quelle ville du Japon, ici à Nagoya, ou ailleurs ?

— Tu es né à Kanazawa.

— Kanazawa ? Où est-ce ?

— Au nord de Nagoya, tout près de la mer du Japon. C'est une vieille ville.

— Est-ce loin d'ici ?

— Oui, assez loin. Il faut environ trois heures en train.

Ma mère nous apporte une carte du Japon et montre à mon fils la ville de Kanazawa. Tarô poursuit :

— Qu'est-ce que tu faisais là ?

— Je travaillais dans un hôtel comme réceptionniste.

— Je suis né à l'hôpital ?

— Non. Chez la sage-femme.

— Ah oui, la femme qui aide à l'accouchement !

Ma mère sourit à mon fils :

— Quand ta mère est née, une sage-femme l'a aidée à venir au monde.

— Vraiment ? Je pensais que tout le monde naissait à l'hôpital.

— Autrefois, la sage-femme venait à la maison.

Mon fils demande :

— Grand-mère, où habitais-tu quand je suis né ?

— J'habitais ici, à Nagoya. À cette époque, je ne voyais pas ta mère. Je ne savais pas qu'elle avait voyagé en Espagne et s'était installée ensuite à Kanazawa.

Tarô se tourne vers moi :

— Pourquoi n'as-tu pas dit à ta mère où tu étais ?

— Quand on est adulte, on ne dit pas tout à ses parents.

— Ah bon ?

Il réfléchit un moment :

— Où Socrate était-il quand tu as quitté Nagoya ?

— Il était chez un ami à Nagoya.

Tarô demande à ma mère :

— As-tu été surprise quand maman m'a présenté à toi ?

— Oui, tout à fait. Je ne savais même pas que ta mère était

enceinte. Mais quelle belle surprise j'ai eue ! Tarô, tu étais un garçon adorable ! J'ai pleuré : « Je suis maintenant grand-mère ! » Tu as apporté du bonheur dans ma vie.

Mon fils sourit, l'air très satisfait.

— Et toi aussi, maman, tu étais heureuse quand je suis né ?

— Quelle question à ta mère ? C'est évident !

— Mon papa était déjà mort en Espagne. Tu devais être très triste.

— Oui, très triste. Mais ta naissance a sauvé ma vie.

— C'est vrai ?

— Oui.

Ma mère ajoute :

— La mienne aussi, mon chéri.

Tarô sourit de nouveau et prend le dernier *ohagi* dans son assiette.

17 *Ohagi* : pâtisserie japonaise faite de riz et de pâte de haricots rouges.

18 *Seijin* : adulte, accession à la majorité (vingt ans).

C'était il y a sept ans, le 15 janvier.

Ce matin-là, le temps était nuageux. Je quittais Nagoya, ma ville natale, pour aller vivre ailleurs. J'aurais pu choisir n'importe quelle destination. J'aurais même pu aller à l'étranger, si j'avais eu assez d'argent. Mais ce n'était pas le cas. À la gare de Nagoya, j'ai acheté un billet pour Osaka.

Je venais de me séparer d'un amant que j'avais fréquenté quelques mois. Ce qui n'avait rien à voir avec mon déplacement. Simplement, j'avais besoin de changement. Je comptais trouver un emploi à Osaka. Femme, trente et un ans, sans scolarité, je n'aurais pas grand choix. Néanmoins, j'espérais pouvoir travailler dans une librairie ou une boutique de livres d'occasion, comme je l'avais déjà fait auparavant.

Je pris par économie un train ordinaire au lieu d'un *shinkansen*¹⁹. De toute façon, je n'avais aucune raison d'arriver tôt : personne ne m'attendait à Osaka. En montant dans le train, je pensais à ma mère que je n'avais pas vue depuis presque un an. Je décidai de l'inviter quelques jours à Osaka quand j'aurais trouvé un emploi.

Il y avait constamment de nouveaux voyageurs dans mon compartiment. Certains tentaient de m'adresser la parole avec un accent de leur région. Je ne me sentais pas d'humeur à bavarder avec quiconque, je ne leur répondais que par oui ou non.

À un moment donné, je me trouvai seule avec un homme dans la quarantaine. Il portait un costume et une cravate chic. Il me dévisageait comme s'il m'examinait. Je lui demandai :

— Que désirez-vous, monsieur ?

Il sourit :

— Excusez-moi, mais je suis frappé par votre beauté.

Son regard était celui d'un homme cherchant à séduire une femme. Il me rappelait l'amant avec qui je venais de rompre. Je ne réagis pas. Il me donna sa carte de visite en se présentant :

— Je suis homme d'affaires. J'habite à Osaka.

— Ah bon ? C'est là que je vais.

— Vous travaillez là-bas ?

— Non, mais je compte y trouver un emploi.

Il me proposa avec enthousiasme :

— Appelez-moi alors ! J'ai beaucoup de connaissances. Je suis sûr de pouvoir vous aider.

Il descendit à la gare suivante. Je regardai la carte de visite sur laquelle était écrit « Compagnie d'import-export Osaka ». Sans réfléchir, je la déchirai en morceaux que je jetai dans mon sac à dos.

Mon dernier amant de l'époque m'avait approchée de la même façon. C'était aussi un homme d'affaires. Il était marié. Il ne cherchait qu'une aventure avec moi, ce qui me convenait très bien. Cependant, il devint sérieux envers moi et voulait divorcer d'avec sa femme. Aussitôt, je cessai de le voir.

Le train roulait. Je contemplais les paysages. Le temps était toujours nuageux.

Je songeais à Shôji, l'amant de ma vingtaine. Ses paroles tournaient dans ma tête : « Je suis encore troublé par ton avortement. Mais inutile de revenir sur ce qui est fait. Je t'aime toujours. Marions-nous. » Il avait voulu me présenter à ses parents qui habitaient à Nara. Je lui avais répété : « Désolée, ma réponse est toujours non. Le mariage ou la cohabitation ne m'intéressent pas. Je ne veux pas avoir d'enfants. C'était ma faute : j'avais mal calculé mon cycle. » Finalement, il avait renoncé. C'est le seul homme qui m'a manqué, même si je n'ai jamais tenté de le revoir.

Alors que le train approchait de Maïbara, la neige commença à tomber. En admirant le paysage par la fenêtre, soudain, j'eus envie de marcher. Il restait encore plus d'une heure et demie jusqu'à Osaka. Je m'assurai que mon billet me permettait de reprendre un autre train plus tard.

Je descendis à la gare de Maïbara. Je fus frappée par sa taille, disproportionnée pour une si petite ville. C'est un embranchement de trois lignes, vers l'ouest, l'est et le nord. Je n'avais jamais pris celle qui va vers le nord, puis longe la mer du Japon, qu'on appelle la ligne de Hokuriku.

Une fois sortie de la zone des quais, je regardai par curiosité un panneau d'horaires de la ligne de Hokuriku. Le nom Kanazawa attira mon attention, une ville de neige, située directement au nord de Nagoya. C'est une vieille ville construite autour d'un château féodal. Je souhaitais la visiter un jour, surtout en hiver.

Il était presque deux heures de l'après-midi. Je décidai de reprendre le train de quatre heures pour Osaka.

Dans la gare, je croisais de nombreuses filles portant des kimonos ravissants. Chacune avait la coiffure arrangée avec raffinement, des ornements sur les cheveux, un châte blanc. Je me

rendis compte que c'était la fête du *seijin*. Je n'avais pas participé à cette cérémonie organisée par la mairie de l'arrondissement de Nagoya où mon nom était enregistré.

Je laissai ma valise à la consigne automatique, puis je sortis de la gare. Il neigeait toujours.

Après m'être promenée plus d'une heure, j'arrivai à une rue commerçante, non loin de la gare. J'entrai dans un café pour me réchauffer. Je n'aurais qu'à marcher quelques minutes pour attraper mon train. Distraite, je buvais du café.

Revenue à la gare, je me dirigeai tout de suite vers la consigne automatique. Mon casier se trouvait au fond de la troisième rangée à gauche. Il n'y avait personne à ce moment-là.

À l'instant où j'introduisis la clé dans la serrure, je remarquai que le casier au-dessous du mien était un peu ouvert. J'aperçus dedans une boîte en carton qui n'était pas complètement fermée. Quelqu'un devait l'avoir oubliée. Il fallait en informer un employé de gare. Par curiosité, je tirai la boîte. Dès que je vis le contenu, je fus abasourdie : « C'est un bébé ! »

Il n'y avait toujours personne autour de moi. Je sortis doucement la boîte du casier. C'était un garçon nouveau-né, apparemment métis : asiatique et blanc. Enveloppé dans une couverture beige, il ne bougeait ni ne criait. Ses yeux demeuraient fermés. J'avais des palpitations : « Est-il mort ? » Cependant, ses lèvres remuèrent légèrement. Sur la couverture était posée une tige de *hôzuki* avec deux fruits. Les calices étaient gris et fibreux, mais les fruits restaient encore vifs et d'un orange brillant. Il n'y avait rien d'autre dans la boîte. Soudain, le bébé ouvrit les yeux et sourit. Mon regard était figé : son visage me rappelait Shôji.

Le bébé restait toujours tranquille. Sa petite bouche s'ouvrit pour bâiller. Je le pris, comme malgré moi, sur mon bras, et je commençai à marcher en tirant ma valise. Au lieu d'alerter la police, je ressortis de la gare. Le projet de me rendre à Osaka avait déjà disparu.

La neige tombait encore. Je levai les yeux vers le ciel gris. Au bout d'un moment, je décidai d'aller à Kanazawa.

La maison de la sage-femme se trouvait dans le quartier I., qui avait été un *yûkaku* jusqu'aux années cinquante. Je m'y rendis pour obtenir une attestation d'accouchement. L'octogénaire habitait seule.

La sage-femme nous dévisageait, le bébé et moi. Après un long silence, elle ouvrit enfin la bouche :

— Je n'ai pas aidé votre accouchement. Comment puis-je rédiger un tel document ? C'est illégal. C'est hors de question, madame.

Je la suppliai :

— S'il vous plaît. Je ferai n'importe quoi.

Elle me répondit calmement :

— N'essayez pas de me soudoyer.

— Je n'ai pas d'argent, dis-je.

Elle sourit pour la première fois. Pas moi : je réfléchissais au moyen d'élever seule l'enfant avec le peu que j'avais, et sans emploi. Elle m'interrogea :

— Où avez-vous accouché ?

— Dans mon appartement.

— Qui vous a aidée ?

Mon mensonge continuait :

— Le père du bébé.

— Il est un témoin alors. Où est-il ?

— C'est un immigré clandestin. Il a disparu tout de suite après l'accouchement.

La dame s'exclama :

— Quel homme irresponsable !

— J'ai entendu dire que, sans témoins, il est compliqué de faire inscrire le nom de mon enfant dans mon *koseki*²⁰.

— Si l'enfant est bien de vous, vous n'avez rien à craindre. C'est seulement une question de temps.

Je me tus. Elle me fixait, la mine sévère, comme si elle avait décelé mon mensonge depuis le début. Elle poursuivit :

— On voit bien que le bébé est à moitié asiatique, au moins. Pourtant, je n'ai pas l'impression que vous êtes une femme qui

vient d'accoucher.

Sa mine restait toujours sévère. Je sentis qu'il était inutile de continuer de mentir devant cette sage-femme expérimentée. J'avouai finalement la vérité :

— Je l'ai trouvé dans un casier.

Elle s'écria :

— Pardon ? Vous avez trouvé ce bébé dans un casier ? Quelle horreur !

Elle prit l'enfant dans ses bras et dit d'une voix tremblante :

— Comment peut-on avoir une idée aussi horrible ? Si la porte du casier avait été fermée à clé, ce garçon serait mort.

La tête baissée, j'espérais qu'elle changerait d'avis.

Elle me raconta l'histoire de jeunes prostituées qu'elle avait assistées dans leur accouchement. Plusieurs avaient disparu en lui laissant leur bébé. Chaque fois, elle avait averti la police, et l'orphelinat avait pris l'enfant en charge. Elle ajouta :

— Mais ces filles n'ont pas abandonné leur bébé dans un endroit aussi épouvantable qu'un casier.

La dame examinait le nouveau-né dans ses bras. Il restait toujours tranquille. Cela me donnait une étrange impression. En lui caressant la tête, elle me questionna :

— Y avait-il quelque chose dans le casier, comme une lettre par exemple ?

— Non. Seulement une tige de *hôzuki*.

— *Hôzuki* ? C'est curieux...

Elle réfléchit un moment. Je me demandais à quoi elle pensait.

— Saviez-vous qu'autrefois, dit-elle, les prostituées utilisaient ces fruits pour provoquer l'avortement ?

— L'avortement ?

Ce mot me troubla. Le visage triste de Shôji traversa mon esprit : « L'avortement est une prérogative de l'humain. » La sage-femme parlait toujours de l'*hôzuki*. D'après elle, ces fruits contenaient une substance qui stimule les contractions de l'utérus. Je n'étais pas au courant. Je pensai : « La mère du bébé a-t-elle tenté de mettre un terme à sa grossesse ? »

La dame me regarda dans les yeux :

— Néanmoins, ce qu'on trouve ne nous appartient pas. Pourquoi n'avez-vous pas averti la police ?

— En imaginant son avenir, j'ai souhaité qu'il soit considéré comme le mien. Sans parents, métier, abandonné dans un casier...

Je ne voulais pas qu'il vive avec de tels fardeaux.

— Il y a beaucoup d'orphelins. Vous pourriez en adopter un, au lieu de prendre un tel risque.

Je restais silencieuse. Je souhaitais toujours que la dame change d'avis. Elle berçait le bébé :

— Il a un autre fardeau que personne ne peut effacer.

— Pardon ?

— Il faudra vérifier avec un médecin. À mon avis, il est peut-être handicapé.

— Handicapé ? Comment cela ?

— Je crois qu'il est sourd.

Je ne réagis pas malgré cette mauvaise nouvelle. En berçant toujours le bébé, la dame chantonnait d'une voix basse :

« *Hôzuki, hôzuki*, l'amour en cage.

Orange comme le lis tigré,

Éclatant comme le soleil.

Quelle joie ! Tu es ma lumière ! »

Je n'avais jamais entendu cette chanson.

— C'est une berceuse ?

— Oui. Je viens de l'inventer.

Elle répéta la berceuse. Je suppliai de nouveau :

— Madame, s'il vous plaît, donnez-moi une attestation d'accouchement.

Elle s'arrêta et me fixa :

— Vous êtes vraiment décidée ?

Je fis oui de la tête. Elle dit :

— Vous avez encore un peu de temps avant la date limite pour l'enregistrement. Revenez dans trois jours. On verra.

20 *Koseki* : état civil fixant le domicile légal de la famille dont tous les membres portent le même nom.

Aujourd'hui, lundi 14 janvier, c'est la fête du *seijin*. Il n'y a pas d'école.

Ainsi que je l'ai promis à Tarô, cet après-midi nous allons au zoo Higashiyama avec Hanako et sa mère. Nous fêterons là-bas son septième anniversaire avec elles. Madame Sato ne conduit pas et je passerai les prendre avec ma voiture. Leur maison est sur le chemin. Depuis tôt le matin, Tarô attend avec impatience.

Comme tous les lundis, la boutique est fermée. Vers midi, nous prenons tous le déjeuner. Ma mère me dit qu'elle va sortir avec son amie et rentrera avant six heures. En mangeant, elle aborde le sujet de la famille Sato :

— Hanako part très bientôt pour l'Allemagne, n'est-ce pas ?

— Oui, dans six jours.

— Tarô sera triste.

— Je sais, maman. Mais je n'ai pas l'intention de garder le contact avec sa mère.

— Je comprends. Cette famille est trop différente de la nôtre.

— Les enfants sont encore très jeunes. Ils s'oublieront facilement.

Après le déjeuner, Tarô et moi sortons pour monter dans la voiture. À ce moment, nous croisons la voisine que mon fils appelle *Onêchan*. Elle porte un joli kimono. Je me rends compte qu'elle va participer à la cérémonie du *seijin*. Son visage maquillé et ses cheveux relevés nous surprennent. Tarô ne la reconnaît pas tout de suite. Il demande :

— Maman, as-tu aussi porté un kimono pour cette fête ?

Je réponds :

— Non. Je ne suis même pas allée à la cérémonie.

Nous sommes au zoo Higashiyama.

Comme mon fils l'a visité à maintes reprises, il guide fièrement son amie vers ses endroits préférés. Il aime particulièrement la girafe, le lion et le kangourou. Il parle par signes à Hanako, qui essaie d'imiter ses mouvements de doigts. Au besoin, il écrit ou dessine sur un cahier pour expliquer ce qu'il veut lui dire. Madame Sato et moi les suivons en silence.

Le zoo me rappelle mon rêve d'enfance. Sans connaître l'état de précarité financière de ma mère divorcée, je pensais aller à une bonne université pour devenir vétérinaire ou zoologue. Les animaux me plaisent toujours, leur comportement me fascine. Même aujourd'hui, je n' imagine pas ma vie sans animaux.

Je repense à l'école primaire T. que j'ai fréquentée seulement en sixième. Il y avait des lapins dans un clapier installé au coin de la cour. Notre classe était chargée de s'en occuper. Puisque aucun autre élève ne voulait le faire, je me suis proposée pour cette tâche. En fait, c'est grâce à ces animaux que j'ai pu supporter cette école où je n'étais pas à l'aise.

J'entends Hanako s'exclamer :

— Regarde, maman ! Oh, pauvres lapins...

J'aperçois devant elle des lapins dans des cages cloisonnées avec des planches. Les lapins mangent des carottes. Tarô s'approche des cages. Hanako demande à sa mère :

— Les lapins aiment sauter. Pourquoi on ne les laisse pas sortir ?

Elle a raison. Les cages pourraient être plus grandes. Mais on les garde ainsi parce qu'ils sont d'une race très fragile. Élever ces animaux n'est pas aussi simple qu'on le pense.

Mon regard s'arrête sur les planches qui séparent les cages. Je revois le casier où j'ai trouvé Tarô. La boîte de carton, la couverture beige et la tige de *hôzuki*. Je revois même la couleur orange vif des fruits. J'entends la berceuse de la sage-femme : « *Hôzuki, hôzuki*, l'amour en cage... Tu es ma lumière ! »

— Maman, qu'est-ce qu'il y a ?

Je me retourne vers Hanako. Le visage pâle, madame Sato vient de s'affaïsser sur un banc. Je lui demande :

— Ça va ?

Elle me répond avec un sourire faible :

— J'ai eu un étourdissement, mais ce n'est pas grave. Merci.

Je crois que l'odeur du zoo la dérange. Je suggère qu'on se repose dans un des cafés du zoo. Tarô est content : il y a des gâteaux délicieux. Il propose qu'après nous visitons le parc d'amusement. Je consulte madame Sato, qui est d'accord. En nous écoutant, Hanako s'excite : « Le parc d'amusement ! »

Nous entrons dans le café. Madame Sato va mieux. À la table, les enfants dessinent des animaux. Hanako rit beaucoup. Je commande des gâteaux au chocolat et des boissons.

— Bon anniversaire !

Hanako donne à Tarô un livre : *Urashima Tarô*²¹. Sa mère aussi lui donne un cadeau : un assortiment de peinture. Mon fils est ravi. En regardant son visage rayonnant, je regrette de ne plus pouvoir envoyer ses photos à la sage-femme.

Après la pause au café du zoo, madame Sato va beaucoup mieux.

Nous sommes maintenant au parc d'amusement. Debout devant la clôture, madame Sato et moi surveillons les enfants. Tarô s'occupe bien de Hanako en choisissant des jeux faciles.

Madame Sato me dit :

— Vous me semblez mener une vie sereine.

Je la regarde, désorientée. Elle me demande :

— Votre famille est-elle religieuse ?

Cette question me décontenance. L'autre jour, elle a cru que le nom de ma boutique signifiait « prière », comme ma mère et mon fils. Je réponds :

— Je ne suis pas religieuse. Mais ma mère, oui. Elle fréquente l'église catholique tous les dimanches.

— Catholique ? Depuis son enfance ?

— Non, elle l'est devenue adulte.

— Pourquoi votre mère a-t-elle choisi le catholicisme ?

— Je ne sais pas.

Ma mère a fait de la prison il y a presque trente ans. Personne autour de moi ne connaît son passé sombre. Tarô non plus.

Divorcée d'avec mon père, ma mère travaillait dans un bar-restaurant comme cuisinière. Là, elle était amoureuse d'un charmant barman célibataire. Celui-ci était très gentil avec elle. Mais une jolie serveuse, jalouse, a séduit l'homme pour la provoquer. Une fois, en entrant dans la cuisine, la serveuse a insulté et harcelé ma mère, qui était en train de couper de la viande. En proie à la fureur, ma mère l'a blessée avec un couteau. Pendant son incarcération, elle a rencontré un prêtre aumônier japonais et elle est devenue catholique.

Madame Sato me répète :

— Votre mère est vraiment une artiste. J'adore ses ouvrages manuels. Où a-t-elle appris cette technique ?

— Nulle part.

Je me tais. C'est en prison que ma mère a appris à faire de l'artisanat avec des tissus et des fleurs pressées. Madame Sato

continue :

— Je deviendrais croyante si la religion me permettait d'échapper à la douleur de la vie.

Je la dévisage : « La douleur de la vie ? » Cela jure avec son statut social. Au début de notre rencontre, elle a tenté de me raconter quelque chose sur son mariage, mais j'ai refusé de l'écouter. Je lance :

— Je ne désire pas me libérer de quoi que ce soit par la religion.

— Vous devez être forte.

— Je ne sais pas. Seulement, je me démène pour survivre. Ce n'est pas facile de tenir une boutique de livres d'occasion.

Madame Sato murmure :

— Ça doit être dur d'élever un enfant...

Elle n'a pas terminé sa phrase. Je lui demande :

— Vous vouliez dire « handicapé » ?

L'air triste, elle ne répond pas.

— Quoi qu'il soit, dis-je, Tarô fait partie de moi et de ma vie depuis sa naissance. Je ne pense qu'à vivre avec cette réalité.

Elle m'écoute toujours en silence. J'ajoute :

— Tarô a un esprit calme, comme le bouddha. C'est aussi un petit philosophe pour moi.

Les yeux baissés, elle ne parle plus.

Je consulte ma montre. Il est presque cinq heures. C'est l'heure de rentrer à la maison. Ce soir, ma mère prépare un repas spécial pour Tarô. Nous quittons le zoo.

Dans la voiture, Tarô donne à Hanako une image de Socrate qu'il a dessinée ce matin. Il lui raconte : « Socrate a quinze ans. Il était encore un chaton quand ma mère l'a trouvé au bord de la rivière. »

Lorsqu'on arrive chez madame Sato, Hanako se met à pleurer. Sa mère lui répète : « Ne pleure pas. On se reverra un jour. » Tarô a des larmes aux yeux. Madame Sato me remercie de nouveau pour l'invitation en ajoutant :

— Je vous enverrai notre nouvelle adresse de Francfort.

Ma voiture s'éloigne de leur maison. Dans le rétroviseur, je peux voir Tarô agiter sa main vers Hanako.

En conduisant, je songe au moment où j'ai « rencontré » mon fils. Le 15 janvier, il y a sept ans. Je me revois dans la gare de Maïbara. Debout devant un casier, je fixe le visage d'un bébé

abandonné. Il ouvre les yeux et sourit. Il bâille. Je marche en le tenant dans un bras, en tirant une valise avec l'autre. Je croise des filles en kimonos cérémoniaux. Il neige.

Je jette de nouveau un coup d'œil dans le rétroviseur. La tête baissée, Tarô est sans doute plongé dans le livre *Urashima Tarô* que Hanako lui a offert. Je me demande quel jour de janvier mon fils est réellement né.

21 *Urashima Tarô* : conte de fées japonais.

Socrate est mort.

Il était environ neuf heures du matin. Je l'ai trouvé allongé sur son tapis au fond du couloir. Son corps était encore chaud. Cela avait dû se passer quelques minutes plus tôt. Tarô était déjà parti pour l'école. Aujourd'hui, nous sommes jeudi 17 janvier.

Pendant que je reste auprès de Socrate, ma mère apporte une boîte de carton tapissé de coton blanc. Elle y dépose doucement le corps de notre chat. En le caressant, elle récite des extraits de la Bible : « Demande aux bêtes, aux oiseaux du ciel, aux poissons des mers, aux arbres, aux herbes... Sa main les a faits tous, Sa main tient l'âme des vivants, le souffle dans la chair de l'homme. » En l'écoutant, je revois mon vieux chat marchant au bord de la rivière.

Socrate s'affaiblissait ces derniers jours. Je m'attendais à sa mort, mais sa disparition m'a attristée beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé. C'est la première fois que je perds un « membre » de ma famille proche. Un chat abandonné, sauvage et malade que j'ai recueilli il y a quinze ans dans mon appartement.

Je décide de l'enterrer dans l'arrière-cour quand Tarô sera de retour. Cette nouvelle l'affectera d'autant plus que Hanako va partir loin. Trois jours se sont écoulés depuis notre visite au zoo Higashiyama.

Je descends ouvrir la boutique. Ma mère m'y rejoint en apportant ses dernières confections. Des clients entrent. Au bout d'un moment, j'ai envie de rester seule. En quittant la caisse, j'informe ma mère que je serai de retour dans une heure.

Le temps est nuageux.

J'arrive au bord de la rivière, l'endroit où je me promenais avec Socrate. Je me mets à lancer des cailloux sur l'eau, l'un après l'autre. Ils sautent sur la surface trois ou quatre fois avant de disparaître.

Je m'assieds sur une grosse pierre. Les yeux fermés, j'écoute le bruit de l'eau. Le visage de Shôji apparaît de nouveau dans mon esprit. Je nous imagine dialoguant.

Je demande :

— Le bouddhisme, est-ce une religion ou une philosophie ?

Il répond :

— C'est une religion.

— Mais il n'y a pas de dieu.

Il rit :

— Mitsuko, sais-tu quel est le but des religions ? C'est de libérer de la douleur de la vie et de la mort. Le bouddhisme ne fait pas exception. Ce en quoi il est différent des autres religions, c'est que les bouddhistes tentent par eux-mêmes d'atteindre l'éveil, alors que les monothéistes comptent sur leur dieu pour arriver au paradis.

— Alors, quel est le but de la philosophie ?

— C'est de se demander comment vivre jusqu'à la mort, pourquoi on est né dans ce monde, surtout de comprendre ce que signifie le monde.

Je le taquine :

— Pourquoi tant compliquer ?

— Alors dis-moi ce que tu penses !

— La différence est simple. La religion, c'est de croire, et la philosophie, c'est de douter.

Il s'exclame en riant :

— Bravo !

Je me lève et je fais de nouveau des ricochets.

Les petits galets sautent et dansent sur l'eau une ou deux secondes. Des instants éphémères, comme notre rencontre avec madame Sato et sa fille.

Tarô rentre de l'école.

Il reste assis longtemps auprès de Socrate déjà raidi dans la boîte de carton. Après, il va dans sa chambre et dit en ressortant :

— Maman, je vais acheter des fleurs.

Il serre trois cents yens dans sa main et part chez le fleuriste voisin.

Dans l'arrière-cour, je creuse le sol avec une pelle. La terre est dure et il y a beaucoup de cailloux. À côté de moi est posée la boîte contenant le corps de Socrate. En creusant, je sens les larmes couler sur mes joues. Lorsque je réussis finalement à faire un trou assez profond, Tarô revient avec un petit paquet enveloppé dans un papier beige. Je demande :

— Qu'as-tu acheté ?

Il me tend le paquet :

— Ouvre-le, maman. C'est pour la tombe de Socrate.

En l'ouvrant, j'ai un coup au cœur. Ce n'est pas un bouquet de fleurs, mais des *hôzuki*. Il y en a deux tiges avec des fruits dont les calices sont orange vif. Il me sourit :

— Ils sont jolis, n'est-ce pas ?

Je réponds, hésitante :

— Oui, ils sont très jolis.

Ma mère nous rejoint et remarque tout de suite les *hôzuki* :

— Que c'est beau, comme des lanternes classiques ! C'est rare de voir ces plantes en hiver.

Tarô lui explique :

— D'après la fleuriste, cette plante est très populaire pour l'ikebana.

— C'est vrai, car leur couleur est très belle et vivante.

Tarô lui montre un morceau de papier. On y voit des *kanji*. Ma mère l'interroge :

— 鬼灯 ? Qui a écrit ça ?

— *Onêchan*. Elle était là, chez la fleuriste. Elle m'a appris que ces *kanji* se prononcent *hôzuki*, mais que des gens les prononcent souvent « kitô » par erreur, comme le nom de notre boutique.

Ma mère tourne la tête vers moi :

— Le « kitô » qui signifie « prière » pourrait-il signifier aussi *hôzuki* ?

Je ne réagis pas. Tarô continue :

— *Onêchan* m'a aussi appris que 鬼 veut dire « *oni* » et 灯 « lumière ».

— Oui, c'est vrai, dit ma mère. Mais, c'est drôle, ce *kanji* 鬼 pour une plante aussi belle.

Tarô sourit :

— *Hôzuki*, kitô et prière. C'est intéressant !

— Oui, dit ma mère, très intéressant. Ton choix est excellent, mon chéri. Socrate doit être content.

— Peut-on manger ces fruits ?

— Oui, mais leur goût est très amer. Des gens ont mal au ventre après.

— *Onêchan* parlait aussi de ce que signifie le *hôzuki* dans le langage des fleurs.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— « Le mensonge ».

Les deux bavardent. J'apporte un vase de bambou rempli d'eau

et y insère les tiges de *hôzuki*. Ensuite, je déclare que c'est le moment d'enterrer Socrate. Ma mère et Tarô deviennent silencieux.

Je dépose le corps dans le trou et le couvre de terre. À mesure qu'il disparaît, le visage de Tarô devient plus triste. Lorsque le trou est tout couvert, ma mère enfonce le vase de bambou en le calant avec des pierres. Elle répète en murmurant : « Demande aux bêtes, aux oiseaux du ciel, aux poissons des mers, aux arbres, aux herbes... »

Tarô me demande, les yeux humides de larmes :

— Où va-t-on après la mort ?

Je réponds franchement :

— Je ne sais pas. Seuls les gens qui sont morts le savent.

Il pose la même question à sa grand-mère, qui lui répond :

— Au paradis ou en enfer. Ça dépend de ce qu'on a fait dans ce monde. Même dans le cas où l'on a mal agi, on pourra aller au paradis si l'on s'est repenti.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « se repentir » ?

— Ça veut dire regretter ce qu'on a fait.

Il réfléchit un moment et lui demande : Comment peut-on connaître ces endroits sans jamais y être allé ?

Le lendemain, je m'éveille tôt mais paresse au lit en songeant à Socrate, mon vieux chat philosophe. Il me manque. C'est vendredi, une longue journée pour moi, car ce soir je travaille au bar X.

Je m'occupe de la boutique jusqu'à cinq heures, ensuite je dîne avec Tarô avant de partir pour mon « voyage d'affaires ». Je serai de retour demain avant midi avec des livres d'occasion que j'ai commandés ici et là. Tarô m'encourage : « Maman, j'espère que tu réussiras à acheter de bons livres à bon prix. Bonne chance ! »

Vers sept heures du soir, je me rends dans un hôtel situé près de la gare de Nagoya. Comme d'habitude, un hôtel banal pour gens d'affaires. Je prends aussitôt une douche et mets une robe verte que j'ai apportée.

Installée devant le miroir, j'ouvre ma trousse de maquillage. Fond de teint, poudre compacte, houppe à poudre, ombre à paupières, rouge à lèvres, mascara, vernis à ongles... Des choses que je ne montre à personne.

Tarô m'a demandé une fois : « Pourquoi ne te maquilles-tu pas comme les mamans de mes camarades ? » J'ai répondu : « Parce que le maquillage abîme la peau. » Il m'a aussi dit : « Pourquoi portes-tu toujours un vêtement simple et de couleur sobre ? » J'ai répondu : « Parce que ça me plaît. Ma couleur favorite est l'anthracite. »

Les instruments de maquillage me rappellent l'époque où Tarô et moi vivions à Kanazawa. J'étais dans un état désespéré. Me prostituer était le moyen le plus rapide de gagner de l'argent.

À cette époque-là, il était hors de question de retourner à Nagoya. Je devais éviter mes connaissances, car je n'avais pas été enceinte avant de quitter ma ville natale. Cela aurait été totalement bizarre de me montrer tout d'un coup avec un bébé. Il valait mieux demeurer à Kanazawa où personne ne me connaissait, sauf la sage-femme qui avait rédigé une attestation de naissance pour le bébé.

À Kanazawa, j'avais contacté une agence qui offrait des « services » à des voyageurs et des visiteurs. Chaque fois que l'agence m'appelait, je laissais Tarô à sa baby-sitter, une jeune femme ayant aussi un nourrisson. Elle partageait son lait avec mon bébé, croyant que je ne pouvais pas allaiter à cause de mon état de santé. Devant elle, je portais des costumes simples, et elle pensait

que j'étais une femme d'affaires voyageant beaucoup. Elle ne connaissait pas mon visage maquillé.

L'agence m'envoyait toujours à un hôtel. Les hommes étaient en général des vacanciers. La plupart me paraissaient riches. Mon dernier client fut monsieur K., un commentateur historique bien connu. Il visitait Kanazawa pour donner une conférence. J'avais été stupéfaite de rencontrer une célébrité de cette façon-là. Il était originaire de Nagoya comme moi. Il m'avait suggéré, si j'y revenais, de travailler au bar X., dont il connaissait bien le patron.

Lorsque Tarô a eu deux ans, je suis revenue à Nagoya. Ma mère eut un choc : « Je ne savais pas que tu avais un enfant ! » Elle était abasourdie qu'il soit métis et handicapé. J'ai habité temporairement chez elle. J'ai téléphoné à monsieur K. à propos du bar X. Il était ravi de me présenter au patron et m'a invitée au restaurant avec sa femme. Celle-ci m'a parlé d'un appartement dont le propriétaire cherchait des locataires fiables, et je m'y suis installée avec Tarô.

Le salaire du bar était très bon. Néanmoins, je n'ai accepté qu'un seul soir par semaine, craignant que, tentée par l'argent facile, ce métier ne devienne permanent. Je travaillais aussi dans un café comme serveuse. Ma mère s'occupait de Tarô pendant mes absences. Deux ans plus tard, j'ai ouvert ma boutique, et en même temps Tarô a commencé à fréquenter une école privée pour handicapés. Mes revenus du bar devenaient indispensables.

Je me regarde dans le miroir, toute maquillée. La frange me couvre le front jusqu'aux sourcils. Si Tarô me croisait dans la rue, il ne me reconnaîtrait probablement pas. Ma mère sait ce que je fais le vendredi soir, mais elle non plus ne me reconnaîtrait pas : je ne lui ai jamais montré ma transformation.

« Vous me semblez mener une vie sereine », m'a dit madame Sato, qui a reçu une bonne éducation et de l'instruction. Mariée à un diplomate, elle vit dans l'aisance. « Sereine », je ne sais pas vraiment ce qu'elle veut dire. Je vis à n'en pas douter dans un monde totalement différent du sien. On ne choisirait pas le mien spontanément, sauf pour le métier de bouquiniste. Si madame Sato avait connu la vérité sur ma vie et sur ma mère, elle aurait sans doute immédiatement cessé de me voir. Peu importe. Je me serais fichée de ce qu'elle aurait pensé de nous. J'ironise dans ma tête : « Se ficher de tout, cela implique-t-il être "sereine" ? »

Il est huit heures moins vingt. Je mets le manteau, le chapeau, l'écharpe et les lunettes noires. Puis j'appelle un taxi.

Le lendemain, le temps est nuageux. On annonce de la neige dans l'après-midi.

Je rentre à la maison de mon « voyage d'affaires ». D'abord, je transporte dans la boutique des boîtes remplies de livres d'occasion que j'ai achetés. Ma mère est à la caisse, occupée à répondre à un client. Elle m'informe :

— Hier soir, j'ai reçu un appel pour toi. C'était peu après ton départ.

— Qui ça ?

— La maman de Hanako. J'ai répondu que tu étais en voyage et que tu ne serais de retour que ce matin.

— A-t-elle laissé un message ?

— Rien de particulier. Elle a dit qu'elle te rappellerait probablement cet après-midi.

— Ah bon ?

Je ne lui ai pas parlé depuis notre visite au zoo, il y a cinq jours. Elle part demain pour l'Allemagne. Je suppose qu'elle souhaite me saluer une dernière fois.

Des gens entrent les uns après les autres. C'est samedi, la journée la plus occupée de la semaine. Outre les clients, on reçoit beaucoup de demandes de renseignements par téléphone.

Je n'ai pas encore vu mon fils. Je monte à l'étage avec une bande dessinée que je viens d'acheter. Il fait ses devoirs dans sa chambre. Je remarque au mur le dessin de Hanako avec un chiot blanc et une fleur orange. Tarô regarde l'image d'un vieux temple bouddhiste. Il me demande :

— As-tu trouvé de bons livres ?

— Oui, mon voyage a été fructueux.

En recevant la bande dessinée, il se réjouit :

— *Le gros chat et le petit serpent* ? Ça a l'air drôle !

À ce moment, je pense à madame Sato : « Va-t-elle me rappeler ? » Tarô me demande :

— Shaka, qui est-ce ?

— C'est l'homme qui a fondé le bouddhisme. Son vrai nom est Siddhartha.

— Et Bouddha ?

— C'est la personne qui a atteint l'éveil.

— Qu'est-ce ça veut dire, « atteindre l'éveil » ?

— On chasse ses soucis et on connaît la vérité, selon ce qu'on dit.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus.

Je descends à la boutique. Ce matin, il y a en effet beaucoup de clients et d'appels. Ma mère et moi travaillons sans répit.

Vers midi, la boutique se calme un peu, ma mère monte à la cuisine pour préparer le repas. Elle déjeunera d'abord avec Tarô, puis ce sera mon tour quand elle redescendra. La vaisselle est la tâche de Tarô. Il doit aussi ranger sa chambre et nettoyer la salle de bain.

Ma mère me prévient que ce soir elle sort avec son amie voir un film. De mon côté, je vais rester à la maison avec Tarô. Je suis fatiguée. Hier, comme tous les vendredis, j'ai travaillé toute la journée jusqu'à minuit. En plus, je n'ai pas beaucoup dormi à l'hôtel. Ce soir, j'aimerais me coucher dès la fermeture de la boutique.

Après le déjeuner, nous sommes de nouveau prises par des clients. Les affaires marchent très bien aujourd'hui. On a déjà vendu la moitié des livres que j'ai apportés ce matin. Un peu après quatre heures, la boutique redevient enfin tranquille. Ma mère en profite pour sortir se promener avec Tarô au parc du quartier.

Madame Sato ne m'a pas rappelée. Elle doit être très occupée à préparer son départ. Je me demande : « Ou bien, attend-elle mon appel ? A-t-elle encore besoin d'autres livres de philosophie pour son mari ? » Finalement, je décide de lui téléphoner.

— Allô. Vous êtes bien chez les Sato.

Cette fois-ci, c'est la domestique qui m'a répondu.

— Est-ce que madame Sato est là ?

— Je suis désolée, mais elle est sortie et ne sera de retour qu'après six heures.

Je raccroche sans donner mon nom.

J'ai envie de fumer et sors dans l'arrière-cour, où est enterré Socrate. Les *hōzuki* dans le vase de bambou restent vifs malgré le froid.

Le ciel devient sombre. En fumant, je me rappelle les clients que j'ai eus la veille au bar X. Monsieur K. m'a présenté un ami philosophe. Celui-ci nous a parlé du lien entre le bouddhisme et la philosophie. J'ai souri lorsque ce nouveau client a interrogé

monsieur K. : « Connaissez-vous la librairie Kitô ? C'est une boutique de livres d'occasion. Non ? Il faut la visiter ! On y trouve beaucoup de livres spécialisés très rares. »

Une neige floconneuse se met à tomber. Je murmure : « Ah, la météo ne s'est pas trompée. »

Je lève les yeux vers le ciel gris. Je revois la gare de Maïbara. Un bébé dans un bras, l'autre tirant ma valise, je marche sans savoir où aller. J'entends la voix de la sage-femme : « *Hôzuki, hozuki*, l'amour en cage... Quelle joie ! Tu es ma lumière ! »

Le temps s'est écoulé sans que je m'en aperçoive : cet enfant trouvé a maintenant sept ans. Notre vie est paisible. Ou bien mon esprit est-il devenu serein ? Quoi qu'il en soit, je ne veux absolument pas que cette tranquillité soit rompue.

J'entends du bruit. Tarô et ma mère sont revenus de leur promenade. De derrière la vitrine, il me fait signe :

— Maman, il neige !

Je bâille constamment. Il est plus de huit heures et demie du soir. Je veux me coucher le plus tôt possible. Néanmoins, je décide d'abord de lire un livre à Tarô comme tous les soirs. Nous sommes seuls. Tel que prévu, ma mère est sortie voir un film avec son amie, et elle ne rentrera qu'après dix heures.

J'entre dans la chambre de Tarô qui m'attend avec la bande dessinée *Le gros chat et le petit serpent*.

C'est l'histoire d'un chat qui tourmente tout le temps un petit serpent, lequel a peur de cette grosse bête. Un jour, au parc, le gros se moque du petit devant les autres quadrupèdes : « Ha ! Ha ! Où sont tes pattes ? » Soudain, le serpent lui crie, la bouche grande ouverte, démesurée pour sa taille : « Ça suffit ! Je peux avaler ta tête ! » Pétrifié, le chat déguerpit. Tout le monde rit : « Gros mais lâche ! » Tarô s'amuse. Il me dit : « Socrate était grand et fort, mais il n'était jamais méchant. »

Quelqu'un sonne à l'entrée privée de l'étage. Nous nous regardons : « Qui est-ce ? » En ouvrant la porte, je suis surprise :

— Madame Sato...

Elle se tient debout, le visage pâle. Sa visite est si inattendue que je ne sais que dire. C'est demain qu'elle et sa fille sont censées partir pour l'Allemagne. J'aperçois un taxi stationné en face de l'escalier extérieur. Il neige légèrement. Elle s'excuse :

— Je suis désolée, si tard.

Elle porte un manteau chic. Je lui dis :

— Ma mère m'a parlé de votre appel, et cet après-midi, j'ai tenté de vous joindre...

Elle m'interrompt :

— Madame Tsuji, je dois vous parler, absolument.

— Pardon ?

Son ton pressant, inhabituel, me déconcerte. Son regard est insistant. Je suis ahurie comme un gros chat soudainement menacé par un petit serpent désespéré. J'hésite à répondre. Madame Sato ajoute sur le même ton :

— Si ma visite vous dérange vraiment, je vous quitte immédiatement et je ne reparaitrai plus devant vous.

Je reste coite : « Qu'est-ce qui se passe ? » Je n'ai aucune envie de me lier d'amitié avec cette femme. Si elle ne reparaisait plus

devant moi, ce serait tant mieux. Je remarque ses yeux bouffis :
« A-t-elle pleuré ? » Je réponds malgré moi :

— Redescendez. Je vais ouvrir la porte de la boutique.

— Merci.

Son visage se détend enfin. Elle redescend et renvoie le taxi. Je retourne dans la chambre de Tarô, qui est en train de se mettre au lit.

— Qui est-ce ?

— C'est madame Sato. Elle m'attend en bas. Je dois ouvrir la boutique.

Il est aussi étonné que moi :

— La maman de Hanako ?!

Je hoche la tête.

— Hanako est-elle là aussi ?

— Non. Sa maman est venue seule.

— A-t-elle encore besoin de livres ?

— Ça doit.

Tarô réfléchit un instant et me dit :

— La maman de Hanako a été très gentille avec moi. Puis-je lui dire au revoir une dernière fois ?

— Si tu veux.

Il cherche un de ses dessins dans le tiroir de son bureau et me suit dans l'escalier intérieur qui mène au rez-de-chaussée.

J'ouvre la porte de la boutique et invite madame Sato à entrer. Elle est surprise par la présence de mon fils : « Tarô ! »

— Il souhaite vous saluer, car vous avez été très gentille avec lui.

Apparemment émue, madame Sato s'approche de mon fils, qui lui tend le dessin. Entourés d'animaux, un garçon et une fille marchent la main dans la main. Il a fait ce dessin avec les aquarelles qu'elle lui a données pour son anniversaire. Encore émue, elle s'exclame :

— Que c'est beau ! Tu as vraiment du talent. Merci, Tarô. Je le garderai précieusement en pensant à toi.

J'interprète ses paroles à mon fils. Madame Sato l'entoure de ses bras longuement. Tarô lui dit en langage des signes :

— J'aime beaucoup Hanako. Au revoir, madame.

Elle comprend et lui répond :

— Hanako t'aime beaucoup aussi. Au revoir, Tarô.

Mon fils sourit et retourne à l'étage.

Il fait déjà froid dans la boutique. J'allume le radiateur placé devant la table où nous nous installons. Madame Sato observe en silence le dessin de mon fils. Je lui demande :

— Demain, à quelle heure quittez-vous Nagoya ?

— À neuf heures du matin. Nous allons d'abord à Tokyo et prenons l'avion à deux heures de l'après-midi.

Elle baisse les yeux. Je m'abstiens de lui poser la question : pourquoi est-elle venue me voir à la dernière minute ? En fait, son départ ne me regarde pas. Simplement, j'espère qu'elle ne restera pas ici longtemps. J'ai sommeil, fatiguée par ma longue journée. Je lance franchement :

— Je vous écoute, madame Sato.

Elle lève lentement la tête vers moi. Ses yeux sont tout mouillés de larmes. Embarrassée, je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle essuie ses larmes avec son mouchoir. Je détourne les yeux. Je n'aime pas les gens qui pleurent en présence d'autrui. Après un moment, elle ouvre enfin la bouche :

— C'est à propos de mon fils.

Je suis confuse :

— Votre fils ? Je pensais que Hanako était votre seul enfant.

Elle répond, la voix tremblante :

— Je l'ai perdu peu après sa naissance...

— Était-il malade ?

— Non, il n'était pas malade ni mort.

Je me tais en pensant : « De quoi elle parle ? » Elle ajoute :

— Je l'ai perdu, littéralement. Il a maintenant sept ans. C'est un métis et un sourd-muet, comme Tarô.

J'ai un coup au cœur : « Comment ? » Ma fatigue et mon sommeil s'envolent subitement.

Madame Sato baisse la tête. Ses mains aussi tremblent. Ébahie, je me répète : « Un métis ? Un sourd-muet ? Perdu ? Sept ans ? » Le sang me monte à la tête. Une idée effrayante m'envahit : Tarô serait un enfant kidnappé et sa mère l'a enfin trouvé ici, chez moi. Je réfléchis : « Ce n'est pas possible. Je n'ai jamais entendu aux nouvelles qu'un enfant répondant à ce signalement avait été

enlevé. »

Madame Sato lève ses yeux toujours mouillés de larmes :

— Je sais que mon histoire vous perturbera, mais je dois vous en faire part. Vous êtes la seule personne à qui je peux confier ce secret.

Mon esprit reste embrouillé. Je me demande : « Son fils perdu et Tarô sont-ils le même ? » Je me maîtrise :

— Madame Sato, je suis désolée pour vous. Mais vous vous êtes trompée en me choisissant comme confidente. Vous le savez bien, je n'aime pas écouter les histoires intimes des autres.

— Puis-je vous poser une question ?

— Oui, n'importe quoi.

— Tarô est-il votre enfant biologique ?

Je hausse le ton :

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous perdez la tête ?

— Vous comprenez de quoi je parle, madame Tsuji. Je ne sais pas comment vous l'avez adopté, mais c'est l'enfant que j'ai perdu.

Je suis sidérée : « Elle est sa mère ! » En cachant mon trouble, je continue d'affecter l'ignorance :

— Comment aurais-je pu l'adopter ? J'ai accouché de lui, aidée par une sage-femme.

— Sa... sage-femme ?

Elle me regarde, l'air désorienté. Je tiens ferme :

— Évidemment ! Ne me posez plus de questions ridicules.

— Puis-je voir son certificat de naissance ?

— Cela ne vous regarde pas. Mais je peux quand même vous le montrer, de même que son *koseki*.

Elle se tait. Son visage devient encore plus pâle. J'ajoute :

— Quoi d'autre voulez-vous savoir à propos de mon fils ?

— Où est-il né ? À Nagoya ?

— Non, il est né à Kanazawa.

— À Kanazawa ?

— Oui. Comme je vous l'ai déjà mentionné, son père espagnol est décédé peu avant mon accouchement.

— Comment s'appelait-il ?

— Il s'appelait Felipe Santos.

Elle murmure en répétant : « Kanazawa, Felipe Santos... » Son expression devient de plus en plus perplexe. Elle me demande :

— Que faisiez-vous dans cette ville ?

— Je travaillais dans un hôtel. Mon fils et moi avons vécu là deux ans, ensuite nous avons rejoint ma mère ici, à Nagoya.

Elle a l'air décontenancée. Je continue d'un ton assuré :

— Je ne sais pas comment votre fils a disparu, mais je n'ai jamais entendu parler d'un métis handicapé enlevé. Aviez-vous averti la police ?

Elle secoue la tête.

— Non ? Pourquoi ?

— Parce que c'est moi qui l'ai abandonné.

Je m'écrie :

— Vous avez abandonné votre enfant !

Elle bégaie :

— Je... j'ai laissé mon bébé dans un casier dans une gare.

— Dans un casier !

— Mon état mental était complètement dérangé. Je suis retournée à la gare dès que j'ai retrouvé mes esprits. Mais il n'était plus là. C'était dans la gare de Maïbara.

Je reste bouche bée : « Mon Dieu... C'est donc elle qui a commis ce crime ! » Elle continue :

— C'était le 15 janvier. Il neigeait comme aujourd'hui.

Ébranlée, je me répète : « Maïbara, un casier, le 15 janvier, la neige. » Une femme qui est issue d'une famille riche et traditionnelle et qui est mariée à un diplomate. Mais c'est bien elle... la mère biologique de Tarô.

Madame Sato tente de poursuivre son histoire. Je refuse aussitôt :

— Non, non. Vraie ou non, ça ne me regarde pas. Allez à la police si vous le cherchez encore. Ou bien parlez à un prêtre. Il écouterait vos aveux, même des crimes.

Elle insiste :

— Veuillez rester indulgente avec moi. C'est à vous que je voudrais parler. Vous qui élevez un enfant identique au mien.

Je l'interroge :

— Votre mari est-il au courant de votre passé ?

— Non. Cela s'est passé avant notre mariage. S'il l'avait su, il ne m'aurait pas épousée.

Elle cache son visage dans ses mains et se met à sangloter.

Il faut que je me calme. Je lui dis :

— Attendez un moment, je vais vous apporter du thé chaud.

Je remonte à l'étage. Il est neuf heures et demie passées. Ma mère reviendra bientôt du cinéma. Je pense : « Que dira-t-elle quand elle nous verra, madame Sato et moi, parler dans la boutique si tard ? » Pendant que l'eau bout, j'entre dans la chambre de mon fils.

Tarô dort déjà profondément. Assise au coin de son lit, je regarde son visage innocent et paisible. À côté de son oreiller sont étalés deux livres : *Le gros chat et le petit serpent*, et *Urashima Tarô*, cadeau de Hanako, que nous avons lu le soir de son anniversaire. Je me dis : « Tu es le demi-frère de Hanako. Ton amie que tu adores est ta demi-sœur. » Je caresse ses cheveux châtain. Mes yeux s'embuent de larmes. J'entends la berceuse de la sage-femme :

« *Hôzuki, hôzuki*, l'amour en cage.

Orange comme le lis tigré,

Éclatant comme le soleil.

Quelle joie ! Tu es ma lumière ! »

Je songe au moment de notre rencontre déterminante, à Tarô et moi.

Le train approchait de la gare de Maïbara, la neige commençait à tomber. J'ai brusquement eu envie de me promener, et je suis descendue du train. S'il avait fait soleil, je n'aurais pas agi ainsi, je serais allée directement à Osaka trouver un emploi. Un bébé dormait tranquillement dans un casier de consigne automatique, ignorant mon arrivée.

Tarô se retourne dans son lit. Ses lèvres remuent comme s'il murmurait. Il doit rêver. Je me dis : « Nous nous sommes ainsi croisés, toi qui as été abandonné, et moi qui me suis fait avorter. »

Je vais dans ma chambre. Là, je prends l'attestation de naissance de Tarô et son *koseki* ainsi que quelques photos de lui. Je les mets dans une enveloppe, puis je vais dans la cuisine préparer les tasses de thé.

Madame Sato garde sa tasse dans les mains. Nous nous taisons un moment. Je lui dis :

— Vivre avec un tel fardeau, ce doit être difficile pour vous. Pourtant, il faut que vous sortiez de vos illusions. Tarô n'est pas votre fils.

L'air attristé, elle reste silencieuse. Je sors de l'enveloppe les documents en question et les photos de Tarô.

— Regardez, madame Sato.

J'étale sur la table d'abord le *koseki* et le certificat de naissance. Les yeux écarquillés, elle les examine. Ses mains frémissent nerveusement. Je lui montre aussi les photos de Tarô bébé prises avec « ma » sage-femme.

Madame Sato me demande, le regard rivé sur les photos :

— Cette vieille dame est-elle toujours en vie ?

Je réponds calmement :

— Non. Elle est décédée il y a quelques années.

Je lui raconte l'histoire de cette sage-femme :

— C'était une personne remarquable. Elle avait plus de quatre-vingts ans lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois. En pleine forme, elle a exercé son métier jusqu'à ses derniers jours.

Son regard est posé sur une photo où je porte Tarô dans mes bras. On voit la tête du bébé couverte d'un bonnet à pompon en tricot. Je me tiens devant la maison de la sage-femme. Il neige. J'ajoute en pointant une autre photo :

— Ici, vous voyez encore ma sage-femme. Elle adorait mon fils, comme sa propre grand-mère.

Madame Sato paraît embrouillée. Je poursuis :

— En fait, c'est cette dame qui a choisi le nom Tarô.

Elle lève des yeux vers moi, ébahie. Je pense : « Pourquoi est-elle si stupéfaite par mes paroles ? » Je continue :

— Le climat de Kanazawa est très différent de celui de Nagoya, bien que la distance soit de seulement deux cent cinquante kilomètres. Là-bas, il neige beaucoup.

Elle me questionne :

— Comment êtes-vous allée de Nagoya à Kanazawa ?

Je réponds sans réfléchir :

— D'abord, je suis allée à la gare de Gifu. Là, j'ai pris la ligne de Takayama qui mène au nord. Descendue à son terminus, la gare de Toyama, je me suis rendue à Kanazawa.

— Mais, pour aller à Kanazawa, on prend normalement un *shinkansen* jusqu'à Maïbara, ensuite la ligne de Hokuriku. C'est plus rapide.

Je continue à mentir :

— Maïbara ? Non. Savez-vous que les paysages sont merveilleux sur la ligne de Takayama à travers les montagnes ?

L'air absent, elle ne pose plus de questions. Je ramasse tous les papiers et les photos que je remets dans l'enveloppe. Nous nous taisons. Puis elle me dit :

— Depuis la première fois que j'ai vu votre fils, je ne peux pas m'arrêter de penser à lui. Permettez-moi de vous faire une confession, je ne vous dérangerai plus.

Je l'interromps :

— Il ne faut rien révéler à personne. Les mots sortis de la bouche ne peuvent plus rester secrets.

Malgré mon avertissement, elle commence.

« Je suis née à Kyoto. Mes parents tiennent une pâtisserie traditionnelle dont la fondation remonte à l'ère Edo. Il y a toujours plus d'une vingtaine d'employés, et chez mes parents il y a une bonne et une femme de ménage. J'ai deux frères dont l'aîné continuera les affaires de nos ancêtres. Je suis la cadette, chérie de toute la famille.

J'étais une enfant active et studieuse. Ma passion était la lecture et la peinture. Après avoir terminé le lycée dans ma ville natale, je suis entrée dans une université pour filles à Tokyo. Ma spécialisation était la littérature japonaise.

Loin de ma famille très conservatrice, je me sentais enfin libre. Mes parents m'envoyaient assez d'argent pour que je puisse me consacrer entièrement à mes études. J'avais les meilleures notes. Bien qu'ils fussent fiers de mes résultats, mes parents ne m'encourageaient pas à devenir trop indépendante, comme une *career-woman*²². Ils voulaient qu'après mes études je me marie avec un homme stable par *miai*.

Ma vie d'étudiante était privilégiée. Le soir, je prenais des cours d'anglais et d'espagnol dans une école de langues privée. Pendant mes vacances d'été et d'hiver, j'ai voyagé en Angleterre, en Australie, en Espagne, au Mexique... J'ai fait chaque fois des progrès rapides dans ces langues. Mes parents étaient satisfaits de moi qui dépensais intelligemment leur argent. Mon rêve était de devenir femme de diplomate. Ce qui leur plairait sûrement.

À l'école de langues, j'ai rencontré D., un homme charmant qui venait d'entrer au ministère des Affaires étrangères. C'était un futur diplomate prometteur. Nous nous entendions très bien dans la classe d'anglais. Bientôt, nous avons commencé à nous fréquenter. J'étais très heureuse. Mes parents se sont réjouis lorsque je leur ai parlé de D. : ils espéraient que nous nous marierions incessamment.

Un an plus tard, vers la fin de mes études, j'ai reçu une nouvelle bouleversante : D. allait se marier avec une fille que ses parents avaient choisie. Nous ne nous étions pas promis, mais je n'avais pas imaginé qu'il me quitterait ainsi. Immédiatement, je l'ai appelé. Il m'a seulement répété : « Désolé. »

C'était à la fin de mars. Déçue et déprimée, je me préparais à retourner à Kyoto. Un jour, j'ai croisé un professeur d'espagnol de l'école de langues où j'avais étudié. Après avoir échangé quelques

paroles avec moi, il m'a invitée au bar. Il m'a appris que sa femme et ses enfants étaient retournés en Espagne et qu'il devait les rejoindre sous peu. Je lui ai raconté l'histoire de ma déception amoureuse. Ce soir-là, nous sommes allés à l'hôtel. J'étais complètement ivre. Le lendemain matin, je me suis réveillée, honteuse de mon comportement. J'ai dit adieu à cet homme qui voulait me revoir avant son départ.

Je suis retournée à Kyoto. Trois semaines plus tard, j'ai eu un autre choc : j'étais enceinte. Il n'était pas question pour moi d'avoir un enfant hors mariage. Surtout d'un homme marié avec qui j'avais couché sous l'effet de l'alcool. Il n'y avait qu'à me faire avorter.

J'avais peur et hésitais à aller tout de suite chez le médecin. J'espérais une fausse couche plutôt qu'un avortement. Je cherchais des moyens, mais en vain. Après deux mois et demi, j'ai finalement visité une clinique. Une obstétricienne m'a attentivement écoutée, puis elle m'a montré un documentaire sur l'avortement afin que je sois consciente de ce que j'allais faire. Sur l'écran, on voyait comment un fœtus se faisait tirer avec un instrument. J'ai été horrifiée : le fœtus tentait de se sauver lorsque l'instrument approchait, comme un poisson menacé par un prédateur. Et quand la tête est trop grosse, on l'écrase avec un autre instrument pour qu'elle puisse sortir. Je n'ai plus supporté de regarder l'écran et j'ai quitté la clinique.

Le temps s'écoulait. J'étais toujours perdue. Au quatrième mois de grossesse, j'ai décidé de partir en voyage. J'ai expliqué à mes parents que ce serait un voyage pour peindre et écrire des haïku. Ils croyaient que j'avais encore besoin de temps pour me remettre de ma déception amoureuse avec D. Je leur ai promis de revenir à Kyoto dans six mois. Je leur ai même dit qu'après mon voyage, je pourrais accepter des *miai* qu'ils organiseraient.

Ma grossesse approchait de son terme.

Je restais dans une petite ville de Hokuriku, tout près de Kanazawa. Là, j'ai trouvé une sage-femme âgée à la dernière minute. Je l'ai informée que le père de l'enfant était à l'étranger et qu'il ne pourrait pas arriver à temps. Heureusement, elle ne me posait pas trop de questions personnelles. Seulement, elle me rassurait en répétant : "Ne vous inquiétez pas. J'ai beaucoup d'expérience. Tout ira bien." C'est horrible d'y penser, mais j'espérais que ce serait un bébé mort-né.

Le 9 janvier. J'ai accouché. La dame m'a annoncé joyeusement :

— C'est un beau garçon !

Je n'avais pas le courage de le regarder. Épuisée, j'ai dormi pendant des heures. Lorsque je me suis réveillée, la dame m'a dit :

— L'enfant n'a aucune déformation physique, mais il est peut-être sourd. Vous devriez consulter un médecin.

“Sourd !” Cette nouvelle m'a choquée. En plus, je n'avais pas de lait. La dame a donné au bébé du lait en poudre. Elle m'a réconfortée :

— C'est probablement dû au stress. Cela arrive souvent. Reposez-vous bien, et vous en aurez bientôt.

La sage-femme a commencé à préparer une attestation de naissance pour l'enfant. Elle m'a demandé :

— Quel prénom avez-vous choisi ?

Je n'ai pas répondu, troublée à l'idée de ce que j'allais faire de ce bébé. Elle m'a proposé :

— J'aime beaucoup le nom Tarô, un nom japonais classique, comme Hanako.

J'ai accepté en pensant : “N'importe quoi. Ça m'est égal.” Heureuse, la dame chantait la chanson *Momotarô*²³. Je n'étais pas d'humeur à l'écouter. J'ai reçu l'attestation de naissance en lui disant :

— J'enregistrerai mon bébé dans ma ville natale.

Quatre jours plus tard, j'ai quitté la maison de cette sage-femme qui insistait pour que je me repose encore. Je suis allée avec le bébé à Kanazawa et nous y avons passé deux nuits.

Le 15 janvier, j'ai pris un train pour Maïbara. Ma destination était Nagoya, où je ne connaissais personne. Je ne savais toujours pas que faire du bébé. Encore une fois, j'avais une idée horrible : “Peut-être le laisser à une église ou à un temple bouddhique ?”

Le train est arrivé à la gare de Maïbara. Il neigeait. Lorsque je suis descendue sur le quai pour changer de ligne, soudain j'ai eu un étourdissement. J'avais froid. Il fallait que je me repose quelque part. J'ai décidé de me rendre dans une salle d'attente ou dans un café de la gare.

Ma valise était lourde. Pour m'en débarrasser un moment, je suis allée aux consignes automatiques. Je croisais des filles en kimono et je me suis rendu compte que c'était le jour du *seijin*.

Je marchais, comme perdue. Aux consignes, je me suis retrouvée au fond d'une rangée isolée. Lorsque j'ai ouvert un casier, j'y ai vu une boîte de carton, oubliée ou abandonnée. Je l'ai sortie. Il n'y avait rien dedans, sauf une tige de *hôzuki* avec deux fruits. Les calices étaient gris et fibreux, mais ses fruits

étaient vifs. La couleur orange me frappait. Elle était brillante comme une lumière. Tarô dormait. Je l'ai mis dans la boîte, j'ai posé la tige de *hôzuki* sur sa couverture et j'ai repoussé la boîte dans le casier en laissant la porte légèrement ouverte. Puis j'ai quitté la consigne.

L'esprit embrumé, je suis arrivée en taxi à une ville voisine de Maïbara. À l'hôtel, j'ai dormi des heures et des heures sans arrêt.

Deux jours après, lorsque je me suis enfin réveillée, un sentiment de culpabilité m'a submergée. Craintivement, j'ai allumé la télé : j'étais sûre qu'on parlerait d'un bébé abandonné dans un casier à la gare de Maïbara. Mais il n'y avait rien. J'ai eu peur : "Est-il encore là ? Non, je ne veux pas qu'il soit mort !" Paniquée, je suis tout de suite sortie.

Revenue à la gare de Maïbara, j'ai couru vers le casier. À mon grand étonnement, la boîte n'y était plus : "Où est Tarô ?" Je ne savais plus où j'en étais. Néanmoins, j'ai été soulagée de ne pas le trouver mort.

Je n'osais aller à la police. Seulement, je continuais à suivre les nouvelles à la télé et dans les journaux. Étrangement, il n'était nullement question d'un tel drame. En espérant qu'il vivait quelque part, je pleurai longuement. "Quelle horreur ! C'est un crime !"

Madame Tsuji, vous pouvez imaginer mon choc quand j'ai vu votre fils. Un garçon métis handicapé. Son âge, son anniversaire – le 15 janvier – la date que je n'oublie jamais. Tout concordait. En plus, son nom Tarô et son père espagnol. Sa passion pour la peinture aussi, comme moi dans mon enfance ! Tout ça, comment serait-ce possible ? J'ai aussi été ébranlée par le nom de votre boutique Kitô. Même s'il est écrit en *hiragana*, même si l'on dit qu'il signifie "prière", il s'agissait pour moi de *hôzuki*. Comment pourrais-je ignorer toutes ces coïncidences ?

Je pleurais : "C'est lui ! Après sept ans, Tarô est réapparu devant moi ! Un enfant merveilleux, heureux et attentionné !" Je ne pouvais pas cesser de vous remercier dans ma tête d'être une si bonne mère pour lui. Oui, Tarô est né pour vivre avec vous. »

22 *Career-woman* : femme qui mène une carrière. Mot déformé de l'anglais.

23 *Momotarô* : conte de fées japonais.

Nous prenons le petit déjeuner. Je dois bientôt descendre à la boutique. C'est dimanche. Ma mère va aller à l'église puis au restaurant avec son amie. Tarô mange sans rien dire, ce qui est inhabituel.

Je suis encore fatiguée de la veille : madame Sato a quitté la boutique vers minuit. Normalement, le dimanche après-midi je sors avec Tarô, mais aujourd'hui, ce ne sera pas possible. Je compte me reposer à l'étage dès que ma mère sera de retour de l'église. Tarô lève les yeux quand sa grand-mère m'aborde au sujet de madame Sato :

— Pourquoi la maman de Hanako est venue te voir si tard ? Elle part aujourd'hui pour l'Allemagne, n'est-ce pas ?

Hier soir, rentrée du cinéma peu après dix heures, ma mère est montée à l'étage par l'escalier extérieur. Elle s'est couchée sans nous déranger, madame Sato et moi. Je réponds en bâillant :

— Elle cherchait encore des livres pour son mari. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle reste si longtemps.

Tarô me regarde. Il doit comprendre que nous parlons de la maman de Hanako. Il jette un œil vers sa grand-mère qui poursuit :

— Vous m'aviez l'air très sérieuses quand je vous ai aperçues par la vitrine.

— En fait, elle m'a raconté l'histoire de sa famille.

— Quelle sorte d'histoire ?

— Désolée, maman. Elle m'a demandé de la garder pour moi.

Tarô termine son repas et va dans sa chambre. Ma mère continue :

— Cette femme me donne l'impression de porter un passé sombre.

— Tu vois ça ?

Elle répond d'un ton taquin :

— Oui. J'espère qu'il ne s'agit pas d'un crime, comme dans mon cas.

Je souris :

— Cette femme est fragile et irrésolue. C'est tout. Femme de diplomate ou pas, chacun a ses problèmes.

— Je sais, mais pourquoi t'a-t-elle choisie comme confidente, toi qui n'es pas du tout proche d'elle ?

— C'est peut-être justement pour ça, et parce qu'en plus je n'ai aucun lien avec son entourage.

— Elle pourrait aller à l'église comme moi. Le prêtre écouterait ses aveux pour qu'elle s'en libère.

— Je l'enverrai là, si jamais elle revient ici.

Ma mère m'interroge d'un ton intrigué :

— Si jamais ? Tu ne la reverras plus ?

— Probablement non.

— C'est dommage. Tarô aime beaucoup Hanako.

Je ne réponds pas.

Ma mère part pour l'église et je descends ouvrir la boutique. Je bâille sans cesse. Heureusement, il y a peu de clients. Installée derrière le comptoir, je feuillette un catalogue de livres de philosophie. Tarô descend :

— Maman, puis-je aller chez *Onêchan* ?

Il sait qu'étant très fatiguée je n'ai pas envie de sortir avec lui cet après-midi. Je réponds :

— Oui, si elle est d'accord.

Je téléphone au couple d'étudiants. La jeune femme dit à Tarô d'y venir après deux heures de l'après-midi.

Vers une heure et demie, ma mère rentre et me remplace à la boutique. Mon fils et moi prenons le déjeuner. Après, il va chez nos voisins. Je m'enferme dans ma chambre et m'endors immédiatement.

Tarô et moi marchons au bord de la rivière. Derrière nous flâne Socrate, jeune. Tout d'un coup, mon fils crie :

— Hanako est là !

Je l'aperçois de l'autre côté de la rivière. Elle agite la main vers nous. Sa mère n'est pas là. Tarô me dit :

— Elle est toute seule. Je dois y aller.

Il ôte ses vêtements. Je l'arrête :

— Non. C'est loin. Tu ne peux pas nager jusqu'à l'autre rive !

Il ne m'écoute pas, il se jette dans l'eau et se met à nager frénétiquement. Paniquée, je crie :

— Tarô ! Reviens ici !

Lorsqu'il arrive auprès de Hanako, j'entends derrière moi la voix de madame Sato. Elle me sourit :

— Ils sont très mignons côte à côte, n'est-ce pas ?

Quand je me réveille de ma sieste, il est presque quatre heures et demie de l'après-midi. Je songe à mon rêve. Madame Sato et Hanako sont déjà parties pour Francfort. Je murmure : « C'est fini entre nous. »

Je descends à la boutique. Ma mère parle avec un client. Je l'interromps :

— Où est Tarô ?

— Il n'est pas rentré.

J'éprouve un étrange sentiment : « Si longtemps ? » Je téléphone chez les voisins. La jeune femme me répond :

— Tarô nous a quittés il y a une heure ! Je l'ai vu par ma fenêtre franchir la porte de votre arrière-cour.

Je suis confuse. Elle ajoute :

— Aujourd'hui, il m'a posé des questions intéressantes sur le bouddhisme.

— Sur le bouddhisme ?

— Oui. Il sait qui est Shaka et il m'a demandé ce que signifie « atteindre l'éveil ».

Je réfléchis :

— Et quoi d'autre ?

— Ah, il m'a aussi parlé de son amie Hanako. Il était triste qu'elle soit partie pour l'étranger.

Je vais dans l'arrière-cour, mais Tarô n'est pas là. J'en sors et vais jusqu'au coin de la ruelle, mais je ne le trouve pas. Il n'est jamais sorti sans nous informer. Mon inquiétude grandit. Calme, ma mère me suggère :

— Va au parc du quartier. Il est là probablement.

— Mais il n'y reste jamais sans nous.

— Si. Depuis qu'il a rencontré Hanako, il n'est plus gêné de jouer avec d'autres enfants.

Je ne le savais pas. Ma mère est toujours calme :

— Ne t'inquiète pas trop. Il sait qu'il doit rentrer avant cinq heures.

Je me précipite dehors.

Le parc du quartier se situe à quelque cent mètres de chez nous. C'est l'endroit où Tarô aime se promener avec sa grand-mère. En courant, j'ai des idées noires. « Il a été kidnappé ! » « Il s'est enfui pour suivre Hanako ! » « Il est parti chercher sa vraie mère ! » Je pense aussi au rêve de tout à l'heure : Tarô traversant la rivière pour rejoindre Hanako.

Du ciel gris commence à tomber des flocons de neige. Je me revois m'éloignant de la gare de Maïbara. Le bébé dans un bras, l'autre tirant ma valise. La sage-femme chante : « *Hôzuki, hôzuki*, l'amour en cage... »

J'arrive au parc, essoufflée. C'est un grand terrain plein d'arbres et de plantes jardinières. Il y a même un petit étang et un ruisseau. Je continue à courir partout. Après quelques minutes, je trouve enfin Tarô. Je ne vois que sa silhouette de dos. La tête baissée, il reste assis sur un banc.

Soulagée, je m'approche de lui, lentement. Je me demande : « Que fait-il tout seul ? » Il ne bouge pas. Lorsque je touche ses épaules, il se retourne, très étonné. Ses lèvres disent : « Maman ! »

Je m'assieds à côté de lui. Mon fils tient une petite boîte dans ses bras. J' imagine qu'il a apporté ici ses animaux en plastique. Avant que j'ouvre la bouche, il s'excuse :

— Pardon, maman. J'ai quitté la maison sans rien te dire, ni à ma grand-mère. Je ne le referai jamais.

Je ne peux rien ajouter. Nous nous taisons quelques instants. Je remarque que cette boîte ne m'est pas familière. Je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Tarô me montre le contenu, en hésitant. Je m'écrie :

— Un chiot !

C'est un chien blanc de quelques semaines. Il dort tranquillement. Son corps est enveloppé dans une vieille écharpe en rayonne. Je me rappelle le dessin de Hanako : un chiot blanc et une fleur orange. Tarô explique :

— Je l'ai trouvé au pied d'une haie. Il était dans cette boîte. C'est un chien abandonné. Il a besoin d'un abri.

Il me regarde d'un air suppliant. Je caresse la tête du chien :

— C'est encore un bébé. On pourra d'abord lui donner du lait.

— On pourrait le garder chez nous ?

— Pourquoi pas ?

Il saute à mon cou :

— Merci, maman !

En le tenant dans mes bras, je chuchote :

— Tu pourras lui donner un nom.

Il répond comme s'il l'avait déjà décidé :

— J'aimerais l'appeler Shaka.

— Quel beau nom, comme Socrate !

Les flocons de neige tombent toujours. Je me lève :

— On s'en va. Grand-mère nous attend.

Tarô me suit en tenant la boîte dans ses bras.

Nous marchons en silence. Je songe : « Pourquoi m'étais-je obstinée à garder cet enfant trouvé, métis et handicapé ? » J'ai dit à la sage-femme : « Je ne voulais pas qu'il vive avec tant de fardeaux. » Ce n'était pas un mensonge, mais ce n'était pas la vérité non plus.

— Tarô...

— Oui, maman.

— Tu es né pour me sauver la vie.

— Tu m'as déjà dit ça, mais tu m'as eu parce que je voulais être ton enfant.

— Alors, nous avons besoin l'un de l'autre.

— Oui, ça doit être ça, dit-il comme un vieux sage.

Il s'arrête et examine Shaka, couvert par l'écharpe en rayonne jusqu'au cou. Le chiot bâille et Tarô me sourit. À ce moment, je revois un fruit de *hōzuki* vif et orange, comme une lumière.

Glossaire

Azami : chardon.

Career-woman : femme qui mène une carrière. Mot déformé de l'anglais.

Furigana : hiragana ou katakana²⁴ écrits à côté d'un kanji pour en faciliter la prononciation.

Hatsuyuki : première neige.

Hiragana : écriture syllabique japonaise.

Hôzuki : physalis.

Kanji : idéogrammes chinois.

Kasutera : gâteau d'origine portugaise. Castella.

Katakana : écriture syllabique japonaise utilisée principalement pour les mots d'origine étrangère.

Koseki : état civil fixant le domicile légal de la famille dont tous les membres portent le même nom.

Miai : rencontre arrangée en vue d'un mariage.

Momotarô : conte de fées japonais.

Ohagi : pâtisserie japonaise faite de riz et de pâte de haricots rouges.

Okonomiyaki : plat japonais composé de pâte et d'ingrédients très variables.

Onêchan : sœur aînée.

Oni : créatures du folklore japonais. Ogres, démons, diables.

Onîchan : frère aîné.

Sakaya : magasin ou marchand de spiritueux.

Seijin : adulte, accession à la majorité (vingt ans).

Shinkansen : TGV japonais.

Takoyaki : mets se présentant sous forme de boulette de pâte contenant des morceaux de pieuvre.

Tanka : poème japonais de trente et une syllabes.

Urashima Tarô : conte de fées japonais.

²⁴ *Katakana : écriture syllabique japonaise utilisée principalement*

pour les mots d'origine étrangère.